UNIVERSITÉ DU BURUNDI
GRENIER DU SAVOIR DU BURUNDI
Dépôt institutionnel officiel
https://repository.ub.edu.bi

L'évolution des pouvoirs politiques au Burundi depuis le règne du roi Mwezi Gisabo jusqu'en 1993 et l'émergence de la question ethnique

Bukuru, Marc; Directeur de mémoire : Prof. Emile MWOROHA

2012-12
UB, Faculté des lettres et sciences humaines
https://repository.ub.edu.bi/handle/123456789/696

Document téléchargé depuis le **Grenier du Savoir du Burundi** — https://repository.ub.edu.bi

UNIVERSITE DU BURUNDI

FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

DEPARTEMENT D'HISTOIRE

L'EVOLUTION DES POUVOIRS POLITIQUES AU BURUNDI DEPUIS LE REGNE DU ROI MWEZI GISABO JUSQU'EN 1993 ET L'EMERGENCE DE LA QUESTION ETHNIQUE

Par

BUKURU Marc

Directeur de mémoire :

Prof. Emile MWOROHA

Mémoire défendu et présenté publiquement en vue de l'obtention du grade de licencié en Histoire

Option : Enseignement et Recherche

Bujumbura, Décembre 2012

DEDICACE

A mon regretté père ;

A ma chère mère pour la bonne volonté de m'avoir scolarisé ;

A mes chers grands frères et grandes sœurs pour le soutien inégalable ;

A la famille SIMBASHIZWEKO Astère .

Marc BUKURU

Avant-propos

Il m'a paru utile de faire une étude critique sur « L'EVOLUTION DES POUVOIRS POLITIQUES AU BURUNDI DEPUIS LE REGNE DU ROI MWEZI GISABO JUSQU'EN 1993 ET L'EMERGENCE DE LA QUESTION ETHNIQUE » afin que les générations futures et des personnes qui s'intéressent à notre pays puissent comprendre les relations qui unissent les Burundais depuis les temps pour éradiquer l'esprit ethnique.

Pour y arriver, beaucoup de personnes ont contribué et méritent des remerciements ;

Nos sincères et profonds remerciements s'adressent particulièrement au Professeur Emile MWOROHA qui a accepté la direction de ce travail en dépit de ses multiples sollicitations. Ses sages conseils, sa disponibilité et la pertinence de ses remarques nous ont permis de mener à bon terme ce travail. Notre profonde reconnaissance est adressée à tous les professeurs de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines en général et ceux du Département d'Histoire en particulier. Nous ne pouvons pas oublier mes éducateurs du primaire et du secondaire qui ont contribué à ma formation de base. Que tout le monde trouve ici l'expression de notre profonde gratitude.

LISTE DES SIGLES ET ABBREVIATIONS

CNDD	: Conseil National pour la Défense de la Démocratie.
éd.	: Edition
FDD	: Forces de Défense de la Démocratie
FJP	: Front de la Jeunesse Patriotique
FRODEBU	: Front pour la Démocratie au Burundi
Ibidem	: Même ouvrage, même auteur, même page
Idem	: Même ouvrage, même auteur
JRR	: Jeunesse révolutionnaire Rwagasore
MEPROBA	: Mouvement des Etudiants Progressistes Barundi
Op.cit.	: Opere citato (ouvrage déjà cité)
p.	: Page
PA	: Puissance d'Autodéfense
pp.	: De la page … à la page…
SOJEDEM	: Solidarité Jeunesse pour la Défense des Minorités
T.	: Tome
UPRONA	: Union pour le Progrès National
Vol.	: Volume
%	: Pourcentage
P.P.	: Parti du Peuple
U.P.B.	: Union Populaire du Burundi

LISTE DES TABLEAUX ET DES SCHEMAS

1. Liste des tableaux

Tableau n°1 : Les principaux Bishikira selon leurs clans et leurs zones administrées dans le domaine de Mbuye 18
Tableau n°2 : Les alliés de NTARUGERA à la bataille de Munazi 19
Tableau n°3 : Les vestales et les clans associés..... 22
Tableau n°4 : Les caractères physiques des populations du Ruanda-Urundi selon G. GERKENS. 51
Tableau n°5 : Caractères physiques des populations du Ruanda-Urundi 51
Tableau 6 : Qualités et défauts d'un chef..... 60
Tableau n°7 : Répartition des chefferies par catégorie sociale 66

2. Liste des schémas

Schéma 1 : Schéma de la structure administrative de la monarchie burundaise..... 27
Schéma 2 : Schéma de l'organisation de l'espace social sous la monarchie burundaise..... 28
Schéma 3 : Schéma de la pyramide administrative et la diminution du pouvoir royal au Burundi avec les puissances colonisatrices..... 56

TABLE DES MATIERES

DEDICACE i
Avant-propos ii
LISTE DES SIGLES ET ABBREVIATIONS iii
LISTE DES TABLEAUX ET DES SCHEMAS iv
TABLE DES MATIERES v
INTRODUCTION GENERALE 1
I. Présentation du sujet 1
II. Motivation et choix du sujet 2
III. Les sources 3
IV. Méthodologie et limites du sujet 4
V. L'articulation du sujet 4
CHAPITRE I : GESTION SOCIO-POLITIQUE DU BURUNDI A..... 6
L'EPOQUE DU ROI MWEZIGISABO 6
Introduction 6
A. Bref aperçu sur les généralités 7
B. Genèse et théorie des groupes ethniques selon BARTH Fredrik 9
1) Genèse des ethnies 9
2) Les théories instrumentalistes et mobilisationnistes des groupes ethniques...11
a)Les théories du « groupe d'intérêt » 13
b) La théorie du « colonialisme interne » 13
C) La présentation sociale des ethnies sous le règne de MWEZI : La place sociale des clans dans les domaines royaux et dans les fêtes rituelles au Burundi 15
D. La présentation politique des clans sous le règne de Mwezi Gisabo : la structure hiérarchique dans l'administration 25

CHAPITRE II : L'AVENEMENT DE LA COLONISATION ET LE 33

CLIVAGE HUTU/TUTSI 33

Introduction 33

A) Genèse de la division du peuple Burundais : théories divisionnistes basées sur les races, les conquêtes et la Bible 35

1. Les théories sur les races 36

2. Les théories sur les conquêtes 37

3. La théorie hamitique 37

B) Manipulation des théories et instrumentalisation de l'« ethnie »: origine de la division et de l'ethnisation de la société burundaise 40

1) Application de ces théories 40

2) Quelques approches de définition des concepts de « Hutu », « Tutsi » et « Twa » 42

a. Des Batwa 42

b) Des Bahutu 43

c) Des Batutsi 43

3) Le rôle des missionnaires et des administrateurs coloniaux dans la division ethnique au Burundi 48

C) La réorganisation administrative du Burundi par la colonisation allemande et belge : début du clivage Hutu/Tutsi 55

D) Ethnisation de la société 63

1 . Types de relations caractéristiques entre Bahutu et Batutsi 63

2. Un mépris réel envers les batwa 64

3. Conclusion 64

CHAPITRE III: L'IMPACT DE L'ETHNISATION SUR LE.....70

FONCTIONNEMENT DE L'ETAT INDEPENDENT 70

INTRODUCTION : 70

A.L'Accession du Burundi à l'Indépendance 71

1.RWAGASORE : Sa vie et ses œuvres 71

2) Le Gouvernement 72

B) Des élites nationales et leurs implications dans le processus de 73

l'ethnisation....73
1) L'importance de l'anti modèle Rwandais....73
2) La succession manquée du Prince Louis RWAGASORE et la désagrégation de l'UPRONA....74
3) Division au sein de l'Assemblée Nationale....76
4) La crise de 1965....77
5. La fin de la monarchie....79
C. Les pouvoirs politiques et poursuite de « l'ethnisation » du pays....81
1. parti unique comme facteur de lutte....81
2. Paroxysme de l'ethnisation en 1972....81
3. Echec de la démocratisation et le triomphe de l'ethnisation avec les événements de 1993....87
CONCLUSION GENERALE....94
BIBLIOGRAPHIE....96
ANNEXE....101

INTRODUCTION GENERALE

I. Présentation du sujet

Selon la littéraure coloniale, le problème « ethnique » est une question pertinente du fait que le peuplement des pays de la région des grands lacs est complexe et est liée à la théorie des conquêtes.

En effet, la question du peuplement de la région des grands lacs fait l'objet de nombreuses controverses parmi les spécialistes de l'histoire ancienne :

> *« A partir de quelle période l'homme a-t-il occupé ces terres ? Et quelles sont les premières populations qui humanisèrent les forêts et les savanes de l'Afrique interlacustre ? »*[1]

Notre étude s'intéresse à la question « ethnique » exclusivement au Burundi car celui-ci a été fort longtemps divisé suite à cette ethnisation. Une étude sur la question ethnique nous paraît d'une grande nécessité du fait que les conflits ethniques avaient entraîné la mort de près de vingt millions de personnes depuis la seconde guerre mondiale comme le dit BARTH Fredrik dans son livre *Théories de l'ethnicité. Les groupes ethniques et leurs frontières.*

Le même auteur continue en affirmant que les bilans des affrontements ethniques mettent en évidence la permanence et même l'escalade de ce type de conflit dans le monde contemporain[2].

Ainsi donc, est-il fondé et logique que de millions de gens s'entretuent à base ethnique ? Voila l'hypothèse que notre analyse va confirmer ou infirmer.

---

[1] MWOROHA, E., *Peuples et rois de l'Afrique des lacs. Le Burundi et les royaumes voisins au XIXème siècle*, Dakar, Abidjan, Les Nouvelles Editions Africaines, 1977, p.17.

[2] L'auteur veut éclaircir la problématique en donnant même des exemples de conflit ethnique armé entre les Etats ; il signale les affrontements entre les Chinois et les Malais, Grecs et Turcs, Juifs et les grands Russes en Union Soviétique, les Ibo, Haoussa et les Yorouba au Nigéria, ...

II. Motivation et choix du sujet

Nous voudrions mener une étude sur la question ethnique car elle devient une réalité omniprésente du monde contemporain en raison des phénomènes sociopolitiques qui en découlent.
Par ailleurs, l'ethnicité est l'une des caractéristiques qui influe sur le système social à part l'âge, le sexe et la religion.[3]

C'est-à-dire que l'ethnicité nous aide à analyser comment la société fonctionne, comment les différents groupes ethniques existant au Burundi influencent l'organisation de la société burundaise presque dans tous les domaines de la vie du pays. Il s'avère nécessaire de donner l'étymologie et la définition du mot ethnie au départ pour faciliter la compréhension de notre travail.

Après avoir constaté de nombreuses conséquences dues à l'ethnisation de la société burundaise, nous avons jugé bon de faire une étude minutieuse en donnant l'étymologie et l'historique des groupes ethniques.

L'objectif global est de faire comprendre aux lecteurs de notre travail la notion d'ethnie afin d'en faire une lecture critique et éradiquer certaines guerres dues à la manipulation du mot « ethnie ». Le plus important dans notre travail n'est pas de réécrire l'histoire des mots Hutu, Tutsi et Twa mais d'analyser et de comprendre l'hypothèse ethnique dans le Burundi du XX^{ème} siècle.

En définitive, quatre perspectives ont déterminé le choix de notre sujet :

1°)Faire une présentation sociopolitique des ethnies durant les périodes différentes et l'évolution des pouvoirs politiques au Burundi en vue d'en faire une étude comparative depuis le règne du mwami Mwezi Gisabo à 1993.

[3]BARTH, F., *Théories de l'ethnicité. Les groupes ethniques et leurs frontières*, PUF, 1995, p.22.

2°)Eviter une globalisation hâtive et gratuite à caractère ethnique sur les faits historiques dans le but de faire une critique historique et une lecture critique de la littérature ethnologique du Burundi car, disait J.P.CHRETIEN,*« L'historien n'est ni un conservateur d'antiquités, ni un griot chargé de commémorer des traditions ; il a la charge sacrilège de tout remettre en cause, et de mécontenter beaucoup de gens pour pouvoir en éclairer plus encore».*[4]

3°)Déraciner l'esprit négativiste de quelques burundais sur le concept d'ethnie, source de divisions du peuple en montrant que l'ethnicité est la construction des hommes, que c'est même une invention des hommes ; que le problème n'est pas l'existence des ethnies mais plutôt la façon dont cette question est gérée. A cet égard, le régime monarchique en est l'exemple illustratif.

Enfin, dégager les conséquences politiques et sociales consécutives à cette ethnisation.

III. Les sources

La source que nous allons utiliser pour mener à bon terme notre travail concerne essentiellement la documentation écrite, c'est-à-dire les ouvrages généraux, les rapports administratifs, les thèses et mémoires, les articles et documents divers.

[4] CHRETIEN, J.P., *Burundi. L'histoire retrouvée. Vingt cinq ans de métier d'historien en Afrique,* Paris, Karthala, 1993, p.11.

IV. Méthodologie et limites du sujet

L'étude de cette question qui embrasse la longue durée touchera à la fois les périodes coloniale et postcoloniale.

Nous avons choisi cette période qui commence avec règne de Mwezi Gisabo car *« Celui-ci se distingue comme un monarque qui a organisé son royaume et a résisté aux différents envahisseurs qui ont fait l'irruption au Burundi.»*[5]

Dans notre étude, le mot **organisation** du royaume nous paraît pertinent en ce sens que l'organisation surtout politique et sociale sous ce monarque montre clairement comment était la gestion clanique au Burundi.

L'introduction de la théorie des races consacre la politique coloniale de « diviser pour régner =divid et impera »[6].

L'héritage coloniale de diviser aura des conséquences fâcheuses dans la gestion du Burundi indépendant. Les élites nationales, au lieu d'éradiquer cette division ethnique, ont continué jusqu'à nos jours à instrumentaliser aussi bien l'ethnisme, régionalisme et clanisme.

Nous allons nous limiter à l'an 1993, date du paroxysme de la division inter-burundais.

V. L'articulation du sujet

Le sujet de notre travail s'intitule « L'évolution des pouvoirs politiques au Burundi depuis le règne du Roi Mwezi Gisabo jusqu'en 1993 et l'emergence de la question ethique ».

---

[5] MUKURI, M., *Dictionnaire chronologique du Burundi. De Mwezi à la chute de la monarchie (ca 1850) – 1966,* Vol.1., Université du Burundi, Bujumbura, 2011, p.15.
[6] MUKURI, M., *op.cit.*, p.16.

Il se subdivise en trois chapitres :

- Le premier chapitre touche notamment à la gestion sociopolitique du Burundi à l'époque du Roi Mwezi Gisabo ;
- Le deuxième s'intéresse à l'avènement de la colonisation et au clivage Hutu /Tutsi ;
- Enfin, le troisième chapitre analyse l'impact de l'ethnisation sur le fonctionnement de l'Etat indépendant.

CHAPITRE I : GESTION SOCIO-POLITIQUE DU BURUNDI A L'EPOQUE DU ROI MWEZIGISABO

Introduction

La préface d'Emile MWOROHA du livre de NDORICIMPA Léonidas et Claude Guillet intitulé *L'arbre-mémoire. Traditions orales au Burundi* nous introduit déjà dans la problématique du sujet. En effet, *« des concepts apparemment clairs comme ceux de race, de tribu, ou d'ethnie introduits par le colonialisme culturel ont été appliqués à un peuple qui avait bâti une civilisation cohérente à travers une histoire beaucoup plus complexe que l'imagerie simpliste a trop longtemps diffusé ».*[7]

Ainsi, une des idées centrales de la philosophie coloniale est en effet celle de la supériorité raciale en vue de justifier la colonisation en Afrique. Pour le colonisateur, la race blanche est supérieure à la race noire. Par conséquent, la race blanche à comme mission de civiliser la race noire. C'est dans ce contexte que Pierre RYCKMANS et autres défenseurs de la colonisation justifiait l'inégalité des peuples et celle des groupes dans une même société.[8]

C'est cette idéologie de différenciation qui se trouve à l'origine du clivage hutu / tutsi. En fait dans le Burundi ancien au temps du pouvoir des bami ; le phénomène social le plus caractéristique était plutôt le système clanique. La gestion sociopolitique de la société paraissait équilibrée, mais avant d'aborder la question, intéressons-nous aux traits généraux de la société burundaise.

---

[7] NDORICIMPA, L. et Claude GUILLET, *L'arbre-mémoire. Traditions orales au Burundi*, CCB et Ed. Karthala, 1984, p.9.

[8] NTAHOKAJA, J.B., *Recherche des écrits sur le Burundi,Nouvelles perspectives de recherche*, Université du Burundi, Bujumbura, Juin 1994, p.20.

A. Bref aperçu sur les généralités

Avant d'entrer dans le vif du sujet, certaines notions nous aident à comprendre et à entrer dans les détails de notre travail. Il est nécessaire de les préciser.

Pour ce faire, Emile MWOROHA et Elikia M'BOKOLO nous y aident :

> *« L'anthropologie de tradition coloniale a imposé l'image d'une population coupée en trois ethnies : BATWA, BAHUTU et BATUTSIqui étaient présentées systématiquement comme appartenant à trois « races »différentes, qualifiées respectivement de Pygmoïdes, nègres bantoues et hamite, et qui donnaient lieu à des portraits stéréotypés tendant à prouver que la taille, la couleur de la peau et les traits de visage les distinguaient automatiquement les uns des autres. »*[9]

Elikia M'BOKOLO quant à lui précise que la catégorisation du peuple burundais s'est inspirée durant la deuxième moitié du XIX^{e} siècle des idées des colonisateurs basées d'abord sur les préjugés de couleur et ensuite sur les théories de races et racisme anti-noir.

Il affirme qu'*« en Europe les hommes sont généralement blancs, noirs en Afrique et cuivrés dans nos Indes. »*[10]

Pourquoi les Européens parlent de cette trilogie hutu, tutsi et twa alors que le Burundi compte quatre composantes de la population.

Partant de ces deux auteurs, des questions se posent à propos des concepts d'« ethnie » et de « race ».

D'où sont venues les ethnies ?
Peut-on parler de l'existence essentielle de l'ethnie ?

---

[9] MWOROHA, E., *Histoire du Burundi dès origines à la fin du XIXème siècle*, Paris, Hatier, 1987, p.91.
[10] ELikia M'BOKOLO, *L'Afrique noire. Histoire et civilisation*, T.1., Paris, Hatier, 1992, p.301.

Est-ce qu'elles existaient avant l'arrivée de l'homme blanc ?

La division ethnique est-elle l'œuvre du colonisateur ?

Quelle est sa part dans le conflit interethnique au BURUNDI ?

Quelle est la part des burundais ?

Comment les « ethnies » étaient gérées sous le règne du Roi Mwezi Gisabo et pendant la colonisation ?

Essayons d'apporter des éclaircissements à ces interrogations.

Concrètement, que signifie le terme « ethnie » ?

La définition scientifique du mot « ethnie » est tirée du dictionnaire encyclopédique *Nouveau LAROUSSE Encyclopédique* et s'énonce comme suit *« l'ethnie du grec ethnos (peuple) est un groupement humain qui possède une structure familiale, économique et sociale homogène, et dont l'unité repose sur une communauté de langue et de culture. »*[11]

Emile MWOROHA, citant Jean Loup Amselle et Elikia M'BOKOLO, précise que l'ethnie désigne *« un groupe fermé, descendant d'un ancêtre commun ou plus généralement ayant une même origine, possédant une culture homogène et parlant une langue commune. C'est également une unité d'ordre politique. »*[12]

D'après le dictionnaire de l'ethnologie, ethnie signifie *« groupement d'individus appartenant à la même culture (même langue, même coutume, etc.) et se reconnaissant comme tels » dit aussi « groupe ethnique. »*[13]

Compte tenu de ces définitions, on peut se poser des questions à propos de la structure ethnique au Burundi :

Peut-on affirmer selon les définitions ci-haut relevées que chaque ethnie à part, c'est-à-dire « HUTU », « TUTSI »et « TWA » est un groupement humain qui

---

[11] Nouveau LAROUSSE Encyclopédique, Dictionnaire en deux volumes, Larousse, 1994, 1ère éd., p.570.
[12] MWOROHA, E., *op.cit.*, pp.30-40.
[13] PANOFF, M. et PERRIN, M., *Dictionnaire de l'ethnologie*, Paris, Petite Bibliothèque, Payot, 1973, p.99.

possède une structure familiale, économique et sociale homogène ? Peut-on dire que chaque « ethnie » a une unité qui repose sur la communauté de langue et de culture identique à elle seule ? La réponse est « non » à toutes ces questions car la réalité sociale au Burundi nous montre que les « Hutu », les « Tutsi » et les « Twa » vivent ensemble sur un même territoire, ont une même langue(le Kirundi) et une même culture.

A ce sujet, Emile MWOROHA écrit que *« ces groupes en question (HUTU, TUTSI et TWA) n'étaient caractérisés ni par une géographie, ni par une langue, ni par une culture spécifique. »*[14]

C'est pourquoi l'auteur parle de « catégories sociales » au lieud' « ethnie » dans son livre *Peuples et rois de l'Afrique des lacs. Le Burundi et les royaumes voisins au XIXème siècle.*

B. Genèse et théorie des groupes ethniques selon BARTH Fredrik

1) Genèse des ethnies

De façon générale, signalons que les ethnies existent suites aux théories constructionistes que les gens construisent mentalement. La notion d' « ethnie » prend son origine dans des problèmes de cohabitation et de gestion de relations de voisinage entre français et immigrés.

Cette situation va déboucher sur la ségrégation socioethnique donnant naissance à une nouvelle catégorie d'acteurs urbains définis par leur révolte violente et incontrôlée contre la société et contre l'Etat.

La tradition française, conformément à ce que prescrit la Constitution, devint distinguer les citoyens selon leur race, leur origine ou leur religion. On assistait

[14] MWOROHA, E., *op.cit.*, p.176.

ainsi à un décalage croissant entre les catégories juridiques de « français » et « étrangers »[15].

Dans la société française, les catégories sociales, les rapports sociaux fondent la discrimination par trois critères : la nationalité, la race et l'ethnie[16].

Ces changements justifiaient la société française comme une mosaïque d'ethnies et des groupes ethniques en son sein.

L'ethnologie classique distinguait les ethnies en mettant en cause la dichotomie entre les sociétés industrielles et les sociétés primitives et les divisions entre les civilisés et non civilisés.

Les termes de « tribu »et de « tribalisme » utilisés pour catégoriser et désigner les sociétés primitives africaines étaient péjoratifs et de nombreux anthropologues proposent de les rejeter au profit des termes d'« ethnie » et d' « ethnicité » appliqués indifféremment à toutes les sociétés.

Selon J.P CHRETIEN et G. PRUNIER, « cette réalité était plutôt présentée jusqu'à une date parfois très récente, sous les vocables de **tribu** et même de **race** »[17].

La dimensio historique de l'ethnicité en Afrique nous montre l'évolution du vocable « ethnie ». A cet egard, « peuplade », « race », « tribu » et « ethnie » furent au XXème Siècle largement utilisés pour désigner des groupes plus ou moins importants de la population de Madagascar[18].

Le premier mot ne recut jamais de consécration officiaire mais les autres furent successivement employé à des fins administratives pour désigner des réalités humaines permanentes. Pour informer l'action politique à différents moments de la période coloniale, les colonisateurs avaient inauguré une » politique de race ».

---

[15] BARTH, F., *op.cit.*,p.16.
[16] *Ibidem.*
[17] J.P. CHRETIEN et G.PRUNIER, les ethnies ont une histoire, Paris, carthala et ACCT, 1989,p.5
[18] J.P CHRETIEN et G PRUNIER, Op.cit, p.15

Mais s'ils exprimaient sans détour les conception de l'époque, le terme de race n'était sans doute pas conforme au génie républicain de la France et à l'idée que le colonisateur, se faisait de sa mission libératrice. Aussi, l'administration lui substitua-t- elle très vite dans ses discours et ses formulaires le mot « tribu », qui ne comportait pas la même connotation et qui semblait mieux adapté à la situation par son double caractère exotique et scientifique.

En effet, malgré son origine, ce mot, dans la tradition fraçaise ne désignait selon le dictionnaire universel de Furetière (1960) qu' « une certaine quantité de peuple dont on fait la distribution en plusieurs quartiers, avec une réference assez floue aux tribus d'Israël et de la Rome Antique».

C'est ainsi que Hubert Deschamps proposa d'user pour désigner cette notion, à la fois floue dans ses origines et précise dans les sentiments du mot assez vague des « peuples ». « Il a l'avantage de ne présuposer aucune interpretation ni aucune institution, mais de comporter l'idée d'une même appartenance, d'une conscience politique au stade ancien »[19]. Il permet de parler des « peuples margaches » dans le sens traditionnel et du « peuple margache » dans l'acception nouvelle. On lui préferant toute fois le mot « ethnie ».

2) Les théories instrumentalistes et mobilisationnistes des groupes ethniques

La question ethnique dont nous parlons va déboucher sur une autre notion allant dans le même champ sémantique qui est l'ethnicité. L'ethnicité(ethnicity) dans les premiers usages désigne simplement l'appartenance à un groupe autre qu'anglo-américain (le seul groupe blanc à ne pas avoir une « origine nationale »).

[19] Idem,p.17

Ici, l'ethnicité sert à différentier le national à l'étranger[20]. Elle est aussi utilisée dans les études sur l'immigration, le racisme, le nationalisme ou la violence urbaine[21].

Dans la littérature anthropologique, on utilise généralement le terme « groupe ethnique » pour désigner une population qui :

- se perpétue biologiquement dans une large mesure ;
- a en commun des valeurs culturelles fondamentales, réalisées dans des formes culturelles ayant une unité manifeste ;
- constitue un espace de communication et d'interaction
- est composée d'un ensemble de membres qui s'identifient et sont identifiés par les autres comme constituant une catégorie que l'on peut distinguer des autres catégories de même ordre.[22]

En effet, les groupes ethniques et l'ethnicité existent à la suite des théories instrumentalistes et mobilisationnistes. Elles nous aident à comprendre comment les ethnies naissent et se développent.

Elles reposent sur le postulat que les individus agissent en vue de maximiser leurs avantages et que les options qui s'offrent à eux sont en partie déterminés par les actions antérieures.

L'ethnicité est une ressource mobilisable notamment dans la conquête du pouvoir politique et des biens économiques.

Les théories sont entre autre les théories du « groupe d'intérêt » et la théorie du « colonialisme interne ».

---

[20] BARTH, F., *op.cit.*, p.22.
[21] *Idem*, p.21.
[22] *Idem*, p.206.

a)Les théories du « groupe d'intérêt »

Ces théories mettent en avant les identités et les idéologies ethniques qui sont maintenues et accentuées pour exercer une influence sur les politiques sociales et économiques.

L'ethnicité est vue comme une solidarité de groupe émergeant dans des situations conflictuelles entre les individus ayant des intérêts matériels en commun. Elle apparaît aussi comme une forme de mobilisation politique concurrentielle à la classe sociale, et qui tend à supplanter celle-ci dans le monde moderne parce qu'elle implique des liens affectifs concrets dont la classe est désormais dépourvue[23].

Pour éviter ce clivage, les théoriciens du groupe d'intérêt proposent un modèle plus sophistiqué permettant de complexifier la notion de « groupe d'intérêt » et de restituer la relation dynamique entre intérêts individuels et collectifs d'une part et entre classe et ethnicité d'autre part.

b) La théorie du « colonialisme interne »

Cette théorie a été développée pour expliquer le développement des ethno-nationalismes dans les sociétés industrielles.

Selon l'ethnologie classique, les ethnies étaient distingués selon la division du travail entre les civilisés et les non civilisés, le centre/perpherie.

Mais, les critères de distinguition ethnique aujourd'hui se trouvent ailleurs comme le deuxième chapitre va nous le montrer.

Cette approche repose sur l'hypothèse de la division culturelle du travail(c'est-à-dire l'assignation d'individus à des types d'emplois et des rôles spécifiques sur la base de traits culturels observables) entre centre et périphérie à l'intérieur

[23]BARTH, F., *op.cit.*, p.107.

d'un espace national calculé sur l'opposition centre/périphérie élaborée pour rendre compte des phénomènes de dépendance et de la division du travail dans l'économie monde.

Somme toute, l'ethnicité prend son origine premièrement dans le problème de l'attribution catégorielle par laquelle les acteurs s'identifient et sont identifiés par les autres.

Deuxièmement, elle naît du problème des frontières du groupe qui servent de base à la dichotomisation Nous/Eux.

Enfin, la troisième origine est le problème de la fixation des symboles identitaires qui fondent la croyance en l'origine commune.

Bref, ces théories veulent nous montrer que l'ethnicité n'a pas d'existence essentielle, plutôt elle est construite mentalement par les membres du groupe par rapport à l'autre groupe mais au moment où les membres des groupes l'ont construit ou le construisent et que ce groupe construit est ancré dans leur mentalité, elle existe déjà socialement[24].

Notons tout de suite que l'existence des groupes ethniques n'est pas un problème au niveau social. Au contraire, c'est la diversité qui engendre l'harmonie (l'harmonie des contraires comme le disent les philosophes).

Hélas, c'est leur manipulation politique qui cause problème comme nous allons le voir au deuxième chapitre de notre travail.

La manipulation des groupes ethniques peut renvoyer par ailleurs à un rapport de forces entre différents composants d'un groupe ethnique.

De façon générale, il importe de reconnaître que, quel que soit le groupe considéré, la question de savoir ce que signifie « être membre du groupe » ne

[24]BARTH, F., *op.cit.*, p.154.

fait jamais l'objet d'un consensus et que les définitions d'appartenance sont toujours sujettes à contestation et à redéfinition de la part des segments différents du groupe.

C) La présentation sociale des ethnies sous le règne de MWEZI : La place sociale des clans dans les domaines royaux et dans les fêtes rituelles au Burundi

Les domaines royaux avaient une organisation administrative particulière. Ils échappaient complètement à l'autorité des baganwa. Seule l'autorité directe du roi (mwami) s'y exerçait. Des petits chefs bahutu et batutsi se succédèrent généralement de père en fils dans les domaines royaux et étaient délégués par le roi lui-même.

A l'image du système ganwa, la société ne reposait pas sur une transmission automatique des fonctions et des titres[25].

Les voies de l'ascension sociale (ou de la décadence) n'étaient donc pas fermées et les rapports sociaux n'étaient pas figés.

De prime abord, la fonction du mwami reposait manifestement sur trois éléments : les capacités guerrières, la vénération religieuse et les solidarités lignagères[26].

Le Mwami était par exemple lié aux bahanza[27], aux bajiji[28] et aux bashubi[29] pour être au dessus des lignages.

---

[25] Nous voudrions signifier qu'avoir une fonction royale n'était pas un fait du hasard, que le bénéficiaire de la fonction doit avoir noué des relations de clientèle soit par la participation à la guerre, soit par l'exercice des fonctions à la cour.

[26] MWOROHA, E., *op.cit.*, 1987, p.120.

[27] Les Bahanza (umuhanza : un nom du lignage) sont des bahutu réputés en matière de forge et d'apiculture.

[28] Les Bajiji (nom du lignage) sont aussi des bahutu maîtres d'Umuganuro et de nécropole royale.

[29] Les Bashubi sont des bahutu responsables des bois sacrés.

Sa fonction principale est d'intégrer son royaume dans tous les domaines de la vie. Le roi est présenté comme un héros civilisateur, inventeur de l'institution judicaire des arbitres(Abashingantahe).

Le roi était considéré comme le protecteur primordial, dispensateur de vache, des enfants donc assure le bien être du royaume. On le surnomme propriétaire des enfants (**Sebibondo**).

De plus, il avait tous les droits sur ses sujets. Ainsi donc, les Barundi reconnaissaient au roi le possesseur des terres arables, terres vacantes ou vierges, troupeaux.

Nyeninkanimirima, le mwami distribue à qui il veut les terres libres, enlève un pâturage à l'un pour le donner à l'autre, prend une bananeraie pour un favori[30].

Bref, le roi avait une suprématie extrême. C'est pourquoi *« Umwami yiha icibare nkuko senaka yiha indimiro kurugo iwe= Le roi se choisit l'icibare comme le père de la famille dans sa propriété[31] ».*

Cette suprématie du roi lui conférait la force de gérer son royaume.

A côté du roi, il y a les baganwa éparpillés dans plusieurs régions du royaume. Ainsi donc, le muganwa fait de même comme le mwami dans sa chefferie. Il a tous les droits et les devoirs dans sa chefferie. Cela se manifeste surtout dans la notion d'icibare c'umuganwa.

> *« Ainsi, chaque famille devait alors fournir en redevance les hommes et le travail pour l'entretien de l'icibare c'umuganwa : trayeur, bergers soignant les troupeaux, cultivateurs travaillant aux champs, veilleurs et cuisiniers aidant à la vie de l'enclos. »*[32]

---

[30] NSANZE, A., *Un domaine royal au Burundi : Mbuye (environ 1850-1945)*, Paris, Société Française d'Histoire d'Outre-mer, 1980, p.7.
[31] *Ibidem.*
[32] *Ibidem.*

Après les baganwa vient l'umutware, le sous-chef. Le même auteur continue à nous montrer que le sous-chef à son tour se choisissait dans sa sous-chefferie deux ou trois lots de terre appelés « *inyurwa* ».

Ce qui est très important dans l'organisation de l'inyurwa est que les travaux de culture de ce dernier (la surveillance des vaches) sont assurés par les Bahutu qu'il soit des Bahutu au sens ethnique soit des Batutsi liés au mutware par un contrat de dépendance personnelle.

Le même auteur nous montre à travers son ouvrage déjà cité les principaux bishikira, leur clans et leurs zones administrées dans le domaine de Mbuye sous forme du tableau :

Tableau n°1 : Les principaux Bishikira selon leurs clans et leurs zones administrées dans le domaine de Mbuye

	MWISHIKIRA	Clans	ZONE ADMINISTREE
1. 2.	SEMUHUNGU NTAGIRABIRI	Bahima (Batyaba)	Buziranombe
1. 2.	SEBUDODI MPITABAKANA	Bahima (Bazigaba)	Bikinga
1. 2.	MUGEGE NTAWURYIMARA	Bahima (Bahinda)	Mugerera
1. 2. 	GAKENUZA KIYOGERA SENJEJE	Bayengero Muvumu	Mugerera Kigina
1. 2. 3.	MUKWABU NTAMPUHWE NYAGAHUNGU	Banyaruguru (Tutsi) Basapfu	Buyaga
1. 2. 3.	BAZIRA NDIKUMWAMI RUGURIKA	-	Buhangura
1. 2.	MUHETO MUHOHO	Bajiji	Buhangura
	KIYABAGA	-	Murehe
	KAGOMBA	Muhanza	Bishuri
	NDABAHAGAMYE	Musizi	Kirika
	KANUMA	Muhima	Kibimbu
	MANIFU, fils de MUKARA	Munyakarama	Karehe
	NDIMIYE	Muhanza	Tara et Rubirizi

Source : Augustin NSANZE, *op.cit.*, pp.21-22

De ce tableau, nous remarquons que les Bishikira venaient des différents lignages des Bahutu et des Batutsi dont les Benengwe, Banyakarama, Bayengero, Bavumu, Bajiji et Bahanza.

Les trayeurs venaient du lignage tutsi, surtout les Banyaruguru tels les Babanda. Les enleveurs de bouse « abakutsi », « abataramuzi » venaient de lignage bahutu[33]. Leur fonction consistait à ramasser la bouse des vaches le matin, dès que le bétail sortait pour gagner les pâturages.

Par la suite, les favoris du roi, c'est-à-dire les conseillers royaux, les courtisans et les guerriers du roi venaient des Bahutu et des Batutsi. Puisque les fonctions ci-haut citées étaient des fonctions principales à la cour royale, le roi développait une pratique consistant à choisir ses chefs dans tous les clans représentant toutes les « ethnies ».

Tableau n°2 : Les alliés de NTARUGERA à la bataille de Munazi

Nom	Lignage (clan)	Colline de résidence
1. RWANKA rwa Semwanga	Mwenengwe	Mbuye
2. MURIRO	Muhinda (Muhima)	Mbuye
3. NYANANA	Murago-Mutaga	Rwuya
4. RIRANGIRA	Muhanza	Mbuye
5. NTAWURYIMARA	Muhinda (Muhima)	

Source : Augustin NSANZE, *op.cit.*, p.54.

L'étude sociologique et rituelle des clans témoignent des pratiques traditionnelles (guterekera imizimu, kubandwa) et la célébration des fêtes nationales comme la fête des semailles (l'umuganuro) rassemblent toutes

[33] Le même auteur continue à nous montrer que les lignages bahutu avaient une fonction spécifique à eux comme les trayeurs qui sont les batutsi.

presque tous les eclans et leur confèrent des fonctions spécifiques à tel enseigne que chaque clan se sente responsable et valorisé dans son milieu.

Cela a été également relevé par BARANCIRA Sylvestre dans son ouvrage « Possession par les Esprits : Baganza et rituel thérapeutique du Kubandwa au Burundi » où il montre le rôle social de chaque homme et femme socialement, économiquement et même culturellement.

En effet, on peut dire que les hommes s'occupent généralement de la garde des vaches, de leur traite et d'une partie du travail de la terre. Ils s'occupent également de la construction des cases et des enclos.

Les femmes s'occupent plus particulièrement du ménage, du ramassage du bois de chauffage, d'aller puiser l'eau à la source, de la préparation du repas de la famille[34].

Ainsi donc, tout homme « hutu » ou « tutsi » s'adonne à des travaux sociaux de la même manière sans distinction ethnique. Il en est de même pour toute femme « hutukazi » ou « tutsikazi ». Culturellement, la femme stérile est dénigrée et même répudiée. Une mère ayant une progéniture nombreuse est respectée. Les comportements et pratiques sociaux du peuple burundais se ressemblent en général.

Pour tout dire, il est difficile de distinguer scientifiquement les « ethnies » au Burundi du fait que « ces composantes sociales » ont la même mentalité, même culture et même philosophie dans la façon d'arbitrer et de résoudre les problèmes de la vie quotidienne.

Dans le Burundi traditionnel, la gestion de la question clanique se matérialisait lors de certains rites et pratiques surtout lors du rite familial. Au cours de ce rite, le « Muhutu » et le « Mututsi » avaient leurs rôles à jouer car ce rite ne

[34] BARANCIRA Sylvestre, « Possession par les Esprits : Baganza et rituel thérapeutique du kubandwa au Burundi », Université du Burundi, Mémoire, Bujumbura, 1992, p.5.

pouvait se célébrer sans leur présence. Cela montrait l'harmonie au sein des foyers dans le Burundi traditionnel.

Sylvestre BARANCIRA est complété par Juvénal HATUNGIMANA dans son ouvrage « Le rite d'uguterekera imizimu, Facteur d'harmonie au sein des foyers dans le Burundi traditionnel » en montrant que si le pratiquant d'uguterekera imizimu était un muhutu, la hutte votive était construite par un mututsi. Lorsque le pratiquant était un mututsi, la hutte était construite alors par un muhutu[35].

Le rite d'uguterekera imizimu engageait coûte que coûte les Bahutu et les Batutsi. Une seule famille n'en était pas capable. L'autre famille ethniquement différente était la condition sine qua none pour la réussite du rituel.[36] Ce même rite était célébré pour Kiranga lors du culte initiatique de Kubandwa.

Comme cela a déjà été signalé, ce ne sont pas seulement les pratiques traditionnelles qui unissent les ethnies mais aussi les fêtes nationales comme celle des semailles. BAHENDUZI Michel étudiant cette fête de façon détaillée il insiste en particulier sur le rôle de chaque clan lors de sa célébration.

Tout de suite, signalons que lors de la fête d'umuganuro, certains clans avaient des rôles spécifiques à eux et tous les clans des Bahutu, Batutsi, Baganwa et Batwa avaient leurs rôles.

Ainsi, un muhutu du clan des Bashubi, assisté de veilleurs choisis dans le clan hutu des Bavumu, sont des ritualistes du tambour et construisent les demeures rituelles de Nyabugoro à la capitale du Muganwa.[37]

---

[35] HATUNGIMANA Juvénal, « Le rite d'uguterekera imizimu, Facteur d'harmonie au sein des foyers dans le Burundi traditionnel », Université du Burundi, Mémoire, Bujumbura, 2002, p.48.

[36] HATUNGIMANA Juvénal, *op.cit.*, p.57.
Cela montre combien les Bahutu et les Batutsi s'entraidaient dans la vie surtout dans les moments difficiles car on faisait ce rite au moment où les Intezi venaient posséder les membres de la famille et de là, le Muhutu intervenait pour que le Mututsi ait la paix et vice-versa.

[37] BAHENDUZI, M., « Le rituel du Muganuro dans l'Histoire du Burundi dès origines au XIXème siècle », Paris, 1991, pp.141-142.

Un Muhanza nommé Ntahorubura est aussi responsable des lances des Baryenda[38].

On remarque aussi que les vestales associées au Muganuro sont rapprochées aux clans hutu et tutsi dans leurs fonctions comme le tableau ci-après le montre :

Tableau n°3 : Les vestales et les clans associés

Nom/fonction	Nom personnel	Lignages	Fonctions	Interdits
MUKAKARYENDA	RUBURISONI	Rima/Hutu	Garde de KARYENDA Union sexuelle/roi	Continence
MUKAKIRANGA	NDIMIYE	Shubi/Hutu	Culte de Kubandwa	Continence
JURU DE KAGONGO	BARAHEMANA	Shubi/Hutu	Culte de Python	Continence
INABATARAMUKA	INAKIBUNDA	Vejuru/Hima	Eloigne foudre	
INAMUKOMACOTO	NTAKIYICA	Baga/Hutu	Entretien le feu	
NYANGEMANYA	NTIHABOSE	Jiji/ Hutu		
NYENUMUGAMBA	NYABIKAKA	Nyagisaka /Tutsi	Intendante	
MUJA WIBWAMI	HAKIZUMWAMI	Nyarwanda/Hutu	Eloigne les foules	Sans
INABAHIGI	NGENDABANYIKWA	Yengero/Hutu	Se tient près du roi dans la chasse	
MUTWENZI	RWAJEKERA	Ganwa	Réveille le roi	Pas plus de trois enfants

Source : BAHENDUZI, *op.cit.*, p.147.

[38] BAHENDUZI, M., *op.cit.*, p.142.

Le tableau ci-dessous est très important en ce qui concerne le rôle des clans dans le fonctionnement du pouvoir. Il indique que tous les lignages (clans) avaient une fonction autour du roi pendant le rituel d'umuganuro.

Le roi considérait tous les lignages en leur répartissant des fonctions spécifiques à eux.

D'où l'adage kirundi **Umwami akubaza umuryango ntakubaza ubwoko = le roi te demande le clan mais ne te demande pas « l'ethnie »**[39]. Certains clans étaient appelés à fournir des vestales dédiées à différents cultes« Kiranga , Karyenda, fête des semailles pithon, ...).

Lors de la célébration de fête des semailles, il y avait certains animaux sacrés qui jouaient des fonctions très importantes à l'aide de ces clans déjà cités. Il s'agit entre autres du taureau Semasaka (le-père-du-sorgho)[40], le taureau-guide Muhabura. Ce taureau provient des taureaux spéciaux gardés par les bergers de clan Hima notamment de celui des Bacondore.

Ce taureau est associé à des vaches ingabekazi fournies par les éleveurs bavejuru (hima) et bajiji de la même région. Ici, nous remarquons que quelquefois, les clans des Hima et des bajiji jouent le même rôle, celui de fournir les ingabekazi.[41]

Les clans se sentaient à l'aise autour du roi du fait qu'ils remplissaient même des fonctions difficiles. Celles-ci étaient considérées comme un privilège de leur clan. Par exemple, au moment de la célébration d'umuganuro et de l'intronisation du roi, il y avait un rite qu'on célébrait concernant le sacrifice humain. Pour ce rite, un lignage hutu choisi des bahanda était choisi pour donner

[39] Dans le Burundi monarchique, le problème ethnique n'était pas posé comme aujourd'hui, ce qui était en vogue, c'était le clan et les clans étaient autour du roi.
[40] BAHENDUZI, M., *op.cit.*, p.157.
[41] *Ibidem.*

ce sacrifice humain. Ainsi, un homme appelé Muheta des Bahanda est venu s'offrir pour cela à Mutaga en disant que c'était le privilège de sa famille[42].

Bref, la population aimait le roi. Cet attachement au roi se manifestait lors de certaines circonstances. Pendant la colonisation, les colonisateurs ont voulu mettre en valeur le marais de Kibenga[43] et la population s'est fâchée et s'est révoltée en accusant les nouveaux maîtres de vouloir supprimer les biterekerwa[44] du roi[45].

Pour les Barundi, vouloir mettre en valeur ce marais signifiait déranger les esprits du roi, or ces derniers étaient sa force et sa protection. Donc, les colonisateurs étaient ennemis du roi, d'où la révolte et la contestation de la population.

Les Batwa comme catégorie à part par rapport au Bahutu et au Batutsi, ne sont pas oubliés au cours du cérémonial d'umuganuro. Les Batwa étaient chargés de garder les animaux tués durant la chasse dans l'attente des autres gibiers capturés dans les autres régions plus éloignées de la cour[46].

Les Batwa et les Baziragahama étaient chargés aussi d'attraper et d'apporter les animaux à la cour. Même au cours de la chasse rituelle, il y avait des cérémonies spécifiques : le roi était placé à la hauteur d'une colline pour observer les prouesses de ses chasseurs. Il était accompagné d'une vestale Inabahigi (la-mère-des-chasseurs) choisie dans le clan hutu des Bayengero. La chasse était donc l'affaire des Baziragahama et des Batwa.

---

[42] BAHENDUZI, M., *op.cit.*, p.169.

[43] Milieu très respectueux où on faisait la chasse rituelle lors d'umuganuro car c'est un endroit où se trouvait des esprits très irascibles. On n'y cultivait pas, on ne s'y rend même pas.

[44] Les Biterekerwa dans ce contexte étaient les esprits qui étaient dans ce marais et étaient considérés comme des êtres forts et dangereux (ibihume) gardés par le roi pour sa protection.
Le roi avait choisi le clan hutu des Bahanza chargé de rendre un culte pour ces êtres pour les calmer. Il s'agit d'un ritualiste (prêtre) du nom de RUHUHA (responsable aussi des marais de chasse) qui remplissait cette fonction.

[45] GAHAMA, J., *Le Burundi sous l'administration belge. La période du mandat (1919-1939)*, Paris, Karthala, 2001, p.180.

[46] BAHENDUZI, M., *op.cit.*, p.182.

Les Batwa écorchaient le reste du gibier déposé dans la cour et les Baziragahama dépeçaient la viande pour les princes et les chasseurs.

A toutes fins utiles, signalons que les Baganwa menaient leurs chasses sur leurs propres domaines.[47]

D. La présentation politique des clans sous le règne de Mwezi Gisabo : la structure hiérarchique dans l'administration

De manière générale, la société burundaise était divisée en deux groupes : une minorité qui participe aux luttes pour le pouvoir et la masse de la population (abanyagihugu).

> *La classe politique se composait de l'aristocratie ganwa et d'un certain nombre de familles hutu ou tutsi exerçant diverses fonctions d'autorité*[48].

Les conditions d'existence de cette minorité ne différaient pas de manière significative de la masse paysanne car ils étaient tous soumis à la civilisation du végétal.

A côté de la classe politique et de la masse paysanne qui n'a pas de fonction particulière en politique, soulignons l'existence des « Batwa » qui étaient traités de façon marginale avec leurs spécialités de chasseurs, pêcheurs et potiers (nous l'avons déjà signifié dans le point déjà traité), pêcheurs et potiers.[49]

En réalité, à l'époque précoloniale, la population burundaise se composait de quatre catégories sociales (Bahutu, Batutsi, Baganwa et Batwa) obéissant aux ordres d'un même mwami (roi) et riches d'une homogénéité culturelle et linguistique.[50]

---

[47] *Idem*, p.188.
[48] MWOROHA, E., *op.cit.*, 1987, p.175.
[49] *Idem*, p.176.
[50] GAHAMA, J., *op.cit.*, pp.91-116.

Ainsi donc, une grande question peut être posée à ce niveau : pourquoi la société burundaise est divisée en trois composantes sociales alors que nous remarquons qu'il y a quatre composantes y compris les Baganwa ?

Administrativement, le Mwami se trouvait à la tête de la monarchie. Toutes les composantes de la population participaient au pouvoir à travers les réseaux claniques.

Augustin NSANZE dans son ouvrage intitulé *Un domaine royal au Burundi : Mbuye (environ 1850-1945)* illustre cette réalité en montrant que le mwami (roi) se plaçait à la tête, en dessous du mwami se trouvaient les Baganwa (princes) du sang, suivent les chefs des domaines royaux, ensuite vient les Batware et les Barongozi sans oublier les Bashingantahe. Et en bas de l'échelle sont situés les banyagihugu qui subissaient l'autorité venant d'en haut.[51]

Signalons en fin de compte que les chefs des domaines (Banyamabanga, Bishikira et Nkebe) sont choisis parmi les Hutu et les Tutsi.

Selon Emile MWOROHA, dans *Peuples et rois de l'Afrique des lacs*, la structure de la société monarchique du temps de Mwezi Gisabo était comme suit : au sommet il y a le souverain (roi) Sebarundi ; puis les Baganwa, les Banyamabanga (l'aristocratie politico-ritualiste), les adjoints et auxiliaires du pouvoir non ganwa (une classe moyenne intermédiaire entre les couches paysannes banyagihugu) et les catégories dirigeantes des baganwa et des banyamabanga dont les chefs batware-nkebe et les chefs directs (abishikira).[52]

Ici, il s'agit des chefs nommés par le mwami et dépendant de lui, choisis exclusivement au sein des Bahutu et des Batutsi. Ils administraient soit des régions périphériques (les Nkebe), soit des domaines royaux proprement dits

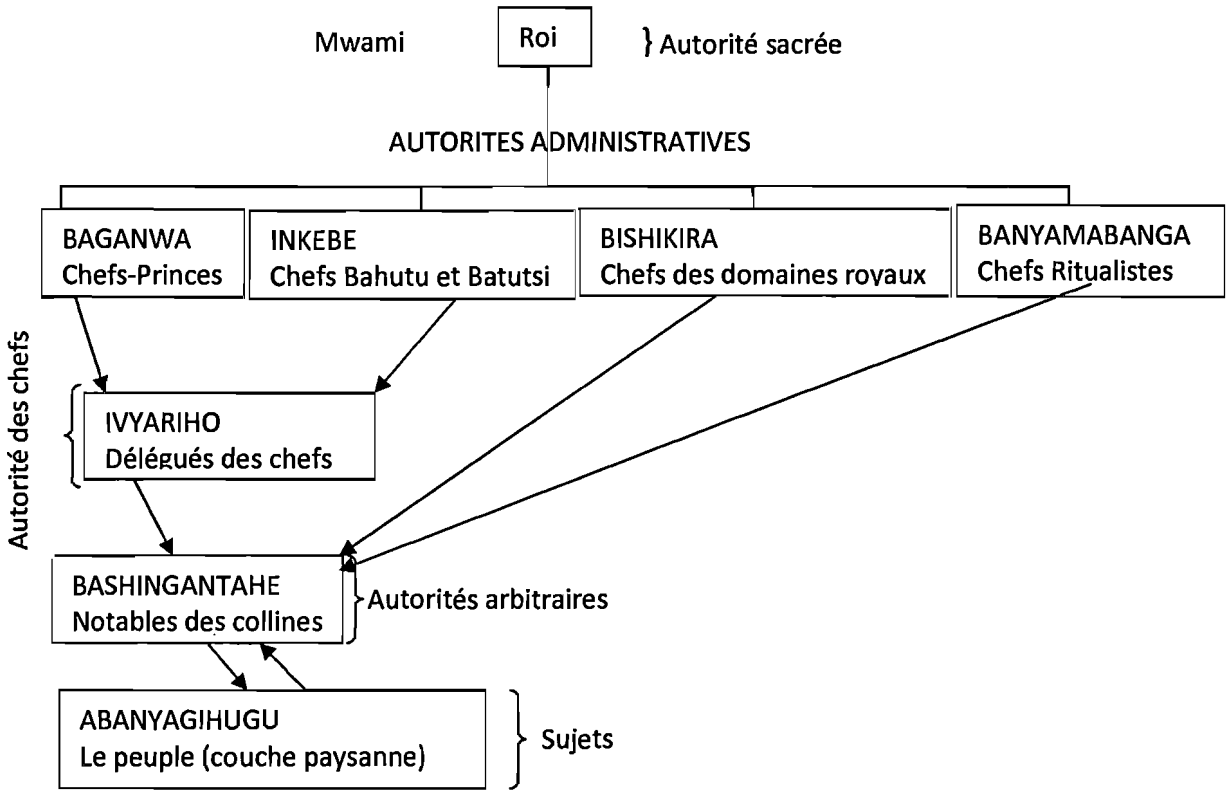
[51] SANZE, A., *op.cit.*, pp.6-19.
[52] L'auteur veut concrétiser la structure administrative pendant le règne des Bami en partant de la tête en bas de l'échelle.

(les Bishikira). Dans la région de Muramvya, les chefs étaient des Bahutu et des Batutsi comme nous le confiait un témoin.

> *« Jadis, il n'y avait ni à Muramvya ni à Bukeye aucun chef de sang royal qui y gouvernait. C'était gouverné par des chefs qu'on appelait abasavyi (courtisans). Ce sont eux qui avaient accès à la cour, un muhutu, un mututsi y devenait chef, chef du mwami. »*[53]

Le schéma illustratif de cette structure administrative de la société monarchique est le suivant :

Schéma 1 : Schéma de la structure administrative de la monarchie burundaise



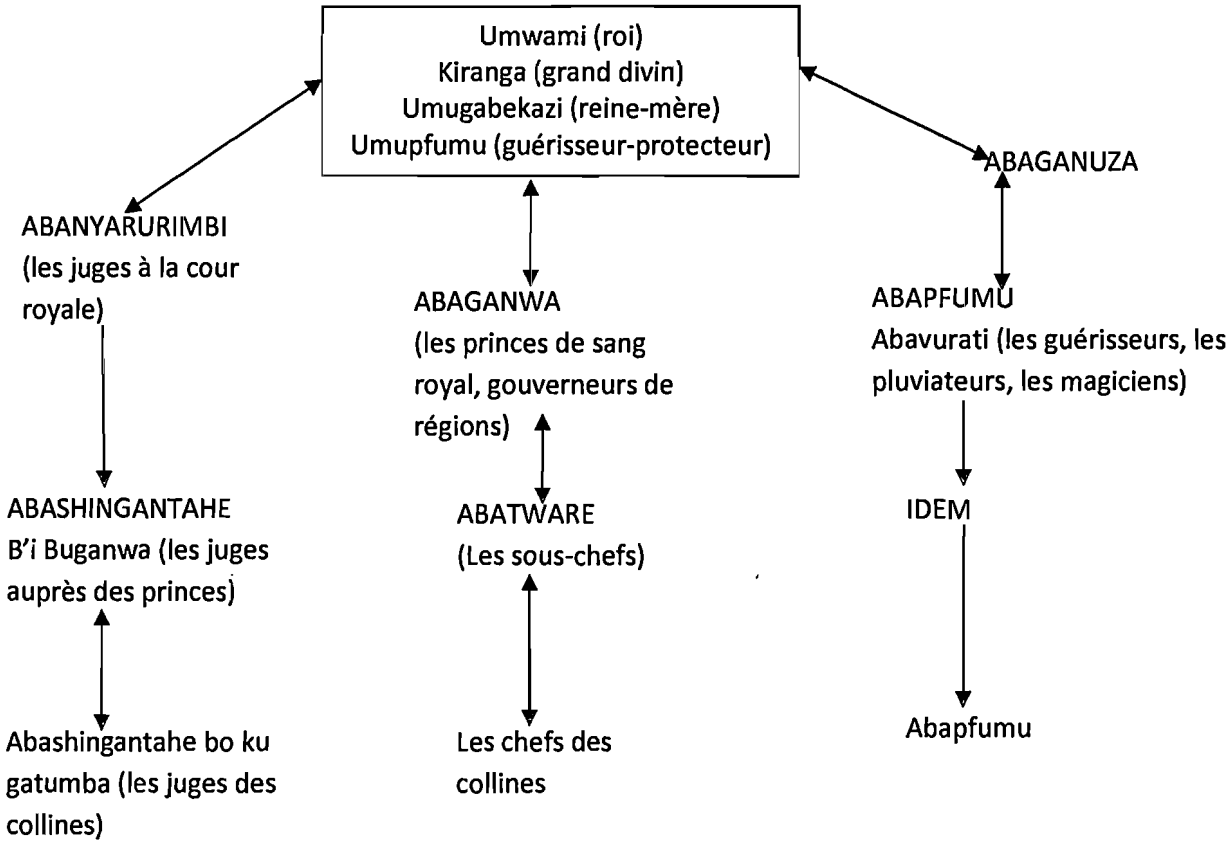
De ce schéma, nous affirmons que les chefs étaient choisis aussi bien parmi les Bahutu que parmi les Batusti. Par exemple, les NKEBE étaient soit des Bahutu soit des Batutsi. C'est pourquoi nous pouvons affirmer que la question ethnique

[53] MWOROHA, E., *op.cit.*,1987, p.166.

n'était pas un problème, en tant que tel, elle était bien gérée par le biais de la distribution des fonctions diverses.

MARIRO Augustin, dans son livre *Burundi : De la nation aux ethnies ou la naissance d'une élite tribalisée* complète ce schéma en montrant comment était l'organisation de l'espace social.

Schéma 2 : Schéma de l'organisation de l'espace social sous la monarchie burundaise



Sources : MARIRO, A., *De la nation aux ethnies ou la naissance de l'élite tribalisée*, UNESCO, 1998, p.78.

A l'analyse de ce schéma, on constate que toutes les composantes étaient présentées dans les différentes fonctions à la cour royale et dans la hiérarchie du pouvoir monarchique.

Par exemple, MARIRO Augustin cite Emile MWOROHA in *Institution, rites et structures étatiques des anciennes monarchies des grands lacs* en disant que

« les grands princes avec de nombreux assistants à leur service, choisis souvent dans les lignages importants[54] *de la région. Ils étaient de véritables maîtres du pays. »*[55]

Il faut aussi noter que toutes les catégories sociales reçurent le pouvoir comme une concession et non comme un droit. C'est-à-dire que c'est le roi qui donne le pouvoir à qui il veut et peut même le déposer au moment qui lui convient.

Tout cela participait à la consolidation de la monarchie. Cependant, l'avènement de la colonisation a changé cette situation et a engendré les conflits ethniques. De façon générale, le mwami se présente comme le chef suprême du pays et était considéré comme le père de la nation d'où le titre de **SEBARUNDI**.

Pour Emile MWOROHA le mwami ressemblait à un patriarche bienveillant qui considérait tous les habitants comme ses enfants.[56]

A sa cour royale, circulaient des gens provenant de tous les coins du pays : les Bahutu, les Batutsi et les Batwa qui remplissaient des tâches bien spécifiques. Marc MANIRAKIZA le souligne également :*« Pour s'attacher rationnellement et sentimentalement à tous ses sujets, le Mwami vivait entouré des Hutus et des Tutsis qui avaient une dévotion particulière pour le trône. »*[57]
A travers le schéma, les flèches montrent qu'il y a des relations entre les administratifs et ces derniers unissaient les Barundi. L'outil qui servait cette unification était la langue (le Kirundi). Elle permet aussi la communication et la cohésion sociale.

Parmi les facteurs d'unification, il faut souligner aussi la religion car tous les Barundi croyaient en un seul Dieu (Imana), créateur de toute chose (Rugiravyose) ayant le Mwami et Kiranga comme intemédiaires.

---

[54] Ici, il faut rappeler que les lignages importants sont souvent les Bajiji (bahutu), Bahanza (bahutu), Bashubi (bahutu), Bahima (batutsi), Benengwe (batutsi), Banyakarama (batutsi).
[55] MARIRO, A., *op.cit.*, p.80.
[56] E. MWOROHA, *op.cit.*, 1997, p.127.
[57] Marc MANIRAKIZA, *La fin de la monarchie burundaise*, Paris, Bruxelles, Le Mât de Misaine, 1990, pp.21-22.

Cette unité se manifeste à travers les circonstances de la vie quotidienne où les Burundais se mobilisaient pour venir en aide entre eux pendant les moments heureux (mariage, naissance, ...) et malheureux (décès, maladie, ...) sans oublier la lutte contre l'ennemi commun.

Parmi les chefs, MWOROHA Emile distingue les grands prince ganwa et des petits princes ganwa. Les premiers étaient les grands chefs de sang royal qui dirigeaient de vastes provinces avec de nombreux assistants à leur service, choisis souvent dans les lignages importants de la région.[58]

Quant aux seconds, ils dirigeaient des unités administratives très réduites[59]. Ainsi, la grande masse des banyagihugu partageaient tout comme le confirme Marc MANIRAKIZA : « Le paysan hutu et le paysan tutsi ont toujours vécu côte à côte, partageant les mêmes joies, les mêmes peines et se mariant entre eux. »[60]

En considérant l'analyse qui vient d'être faite, il apparaît que le pouvoir local était représentatif de toute la population. A tous les niveaux, les bahutu et les batutsi étaient associés au pouvoir par les Baganwa ; vrais détenteurs du pouvoir politique au même titre selon les mérites et les spécialités de chacun.

De plus, le roi choisissait ses collaborateurs parmi toutes les composantes de la population burundaise. Marc MANIRAKIZA le démontre : *« le roi confiait à quelques hutus l'insigne honneur d'être membres de la haute cour de justice (ururimbi). Le titre d'Umushingantahe (sage), de conseillers ou de juge était attribué aux plus méritants sans tenir compte de leur origine ethnique. L'administration des régions était essentiellement confiée aux ganwa (princes), celle des sous régions aux hutus et aux tutsis ?*[61] »

---

[58] MWOROHA, E., *op.cit.*,1997, p.134.
[59] *Ibidem.*
[60] Marc MANIRAKIZA, *op.cit.*, p.32.
[61] MANIRAKIZA, M., *op.cit.*, p.24.

Conclusion

Le présent chapitre se focalise sur la présentation et la gestion socio-politique des clans durant le régime monarchique surtout pendant le règne de Mwezi Gisabo.

Avant d'y arriver, en effet, le premier chapitre a essayé de montrer l'origine et l'historique des ethnies selon BARTH Fredrik et J.P CHRETIEN en mettant en relief les différentes théories instrumentalistes et mobilisationistes, lesquelles théories montrent que les ethnies sont la construction mentale des hommes.

Partant, les clans sont présentés comme des cohabitants socialement et politiquement surtout dans les différentes circonstances : la pratique d'uguterekera imizimu, la célébration de la fête des semailles (umuganuro) et dans la structure administrative.

Le premier chapitre traite de la gestion socio-politique du burundi à l'époque du Roi Mwezi GISABO. Ainsi, presque tous les clans occupaient à la cour royale toutes les fonctions et étaient représentées administrativement.

Convaincu que les clans ont une place de choix par rapport aux « ethnies », le roi organisait son royaume à base des clans.

Différents auteurs se sont prononcé à ce sujet notamment Augustin NSANZE, Michel BAHENDUZI, HAKIZIMANA Juvénal, Emile MWOROHA.

Grosso modo, les « ethnies » étaient gérées du temps des Bami surtout du temps de Mwezi Gisabo. Mais il interviendra un événement qui changea le cours normal des choses : la colonisation. Celle-ci va intervenir dans la réorganisation administrative traditionnelle en s'appuyant sur une idéologie raciste qui provoquera des guerres dans le fonctionnement politique du Burundi contemporain.

Plus tard, la question « ethnique » suite à ce désordre colonial, va prendre une autre allure qui conduira le Burundi aux problèmes à tous les points de vue surtout celui de la politique.

C'est ce que nous allons développer au deuxième chapitre qui va suivre.

CHAPITRE II : L'AVENEMENT DE LA COLONISATION ET LE CLIVAGE HUTU/TUTSI

Introduction

La rencontre de l'Afrique avec l'impérialisme colonial fut brutale.
Pendant cette période, un mouvement irrésistible emporte les grandes nations européennes à la conquête des terres nouvelles[62].

Ainsi, des changements s'opèrent dans la société. La multiplicité des relations croisées qui, par la famille, la migration, le clientélisme politique et économique semblent introduire le dysfonctionnement, le particularisme et l'éclatement des cohésions possibles.

C'est ainsi que va naître les problèmes d'identité, d'ethnie et de classes sociales en Afrique et y compris au Burundi.

Ces problèmes viennent mettre en cause l'ordre, l'équilibre social, ethnique et politique que le régime monarchique au Burundi avait réellement solidifié.

Cela provient tout d'abord de la nature propre de l'expérience historique de l'occident, à partir de laquelle ces concepts et notions ont été forgés. Nous l'avons déjà vu.

Ainsi, l'Europe en pleine période d'industrialisation est poussée par l'esprit national de vouloir devenir une puissance. Chaque pays européen voulait occuper les pays d'Afrique d'où l' impérialisme allemand et belge au Burundi. Comme cela a déjà été évoqué, l'Europe connaissait déjà les théories de races et le racisme anti-noir[63].

Ces théories ont favorisé la colonisation car elles en justifiaient les prétextes. La race noire était mal vue par les Européens.

---

[62] ELIKIA M'BOKOLO, *Afrique noire. Histoire et civilisation,* Tome 2, Paris, Hatier, 1995, p.269.
[63] ELIKIA M'BOKOLO, *op. cit.,* 1992, p.303.

Par exemple, *« les Wolofs, esclavages noirs originaires du Sénégal, se vinrent associer à un certain nombre de caractéristiques jugées négatives et réputées spécifiques : on se mit à les dire « orgueilleux, désobéissants, rebelles et incorrigibles et ayant des mauvaises mœurs ». »*[64]

Ces théories racistes des Européens étaient porteurs d'un esprit divisionniste à tel point de diviser les Burundais par le biais des clans existant déjà pendant cette période.

Signalons que le mot « race » avait été employé pour la première fois dans son sens moderne en 1684 par François Bernier mais ce fut dans la seconde moitié du XVIII[ème] siècle qu'il entra avec force et s'installa aussi bien dans les milieux scientifiques qu'au sein de l'opinion lettrée et éclairée[65].

Avec cette division, on observe la formation des classes sociales et une nouvelle hiérarchie se crée. On assista à la promotion sociale des auxiliaires : les chefs, sous-chefs, catéchistes qui forment une classe intermédiaire ;et celle des évolués entre les Européens et la masse paysanne.

Les Européens vont favoriser les chefs, les sous-chefs au détriment du reste de la population pour s'installer.[66]

Si les « ethnies » hutu et tutsi relève d'une catégorisation ancienne au Burundi, l' opposition entre ces catégories (amoko) ne se manifestent en tant que tel que depuis la fin des années 1950 au Rwanda et le milieu des années 1960 au Burundi.[67]

La montée en puissance de la carte ethnique dans la constitution des clientèles politiques a débouché sur un engrenage de discriminations et de violences. Cette catégorisation du peuple burundais en ethnie s'est inspirée durant la deuxième

---

[64] *Ibidem.*
[65] *Ibidem.*
[66] ELIKIA M'BOKOLO, *op. cit.*, 1992, p.22
[67] J.P. CHRETIEN, *op.cit.*, 1993, pp.13-14.

moitié du XIX^{ème} siècle des idées des colonisateurs basées d'abord sur les préjugés de couleur et ensuite sur les théories de race et de racisme anti-noir.

On a déjà parlé les expressions d' « hommes blancs en Europe, de noirs en Afrique et d'hommes cuivrés dans les Indes »[68]

ELIKIA M'BOKOLO parle des hommes blancs en Europe, des noirs en Afrique et des hommes cuivrés dans nos Indes.[69]Les colonisateurs en arrivant au Burundi voulaient faire coïncider cette trilogie de couleur avec les ethnies au Burundi en vue de diviser pour régner sinon il y avait aussi des hommes jaunes au Japon et en Chine par exemple.

Emile MWOROHA rappelle aussi l'hiérarchie établie par les Européens à propos des variétés dans l'espèce humaine : les européens sont les hommes les plus beaux, les plus blancs et les mieux faits de toute la terre.

Quant aux noirs, ils sont *« grossiers, paresseux, superstitieux, stupides »*[70].

La division des Barundi a été aussi facilitée par les théories divisionnistes basées sur les races, les conquêtes et sur la Bible.

A) Genèse de la division du peuple Burundais : théories divisionnistes basées sur les races, les conquêtes et la Bible

Tout commence par la recherche dite « scientifique » de l'origine des choses surtout celle des hommes et de son explication.
Les premiers écrits sur la région des grands lacs firent axés principalement sur l'origine des différents groupes et leur organisation politico-administrative.

[68]ELIKIA M'BOKOLO, *op. cit.*,1992, p.301.

[70] Emile MWOROHA,*op.cit.*,1987, p.91.

Ils présentèrent ces sociétés interlacustres comme des sociétés à castes comprennant invariablement trois groupes ethniques distincts (« Pygmées, Bantu et Hamites ») et disposant chacun d'un mode de production différent (chasseurs, agriculteurs et pasteurs »).

Le groupe « hamites », supposé détenteur du pouvoir a été présenté comme une race supérieure.[71] Cette race supérieure ne pouvait être que le fondateur de la monarchie parce que les Hamites bien qu'ils soient noirs étaient les descendants des blancs ou des sémites, et par conséquent, ils étaient considérés comme des nouveaux venus, des civilisateurs au même titre que les Européens.

Ces premiers écrits étaient influencés par les préjugés raciaux. Dans l'esprit de ces premiers Européens, les Nègres (Bantu) étaient considérés comme incapables de s'organiser en Etat[72].

Les colonisateurs Européens vont construire le socle sur lequel vont reposer les bases de la division au Burundi. Ce socle est constitué des théories sur des races, sur les conquêtes et sur la Bible.

1. Les théories sur les races

Le concept de race est l'un des plus difficiles à cerner scientifiquement. Si l'on admet comme la plupart des savants après Darwin que la souche de l'espèce humaine est unique, la théorie des « races » ne peut se développer scientifiquement que dans le cadre de l'évolutionnisme.[73]

Malgré cela, les colonisateurs l'ont utilisée non pas pour expliquer l'évolution des races mais pour la différenciation des burundais (leur ethnisation).

---

[71] BARUMWETE Siméon, in « Contribution à l'étude de l'idéologie hamitique comme facteur d'ethnisme et de violence politique au Burundi. (Mémoire), Bujumbura, août, 1998 cite C. BASHIZI, *La civilisation ancienne des peuples des grands lacs,* Paris, Bujumbura, Karthala, CCB, 1981, p.220.

[72] BARUMWETE Siméon, op.cit., p.14.

[73] *Idem,* p. 291.

George BUFFON, à travers le livre d'ELIKIA M'BOKOLO affirme l'existence de différences ou de variétés entre les hommes dues à l'influence conjuguée du climat, de la nourriture et des mœurs.

Ces différences sont au nombre de trois :

- ✓ La première et la plus remarquable est la couleur ;
- ✓ la seconde est celle de la forme et de la grandeur et
- ✓ la troisième est celle du naturel, c'est-à-dire les « mœurs », les structures et les pratiques sociales.[74]

2. Les théories sur les conquêtes

Selon l'hypothèse d'invasion étrangère, les galla (conquérants venus d'Ethiopie au XVI^{ème} siècle) étaient des ancêtres des Bahima et des Batutsi.[75]

Cependant, il faut se demander pourquoi cette théorie ne donne pas l'origine des Bahutu et des Batwa.

3. La théorie hamitique

Etymologiquement, le mot « hamite » viendrait d'un terme arabe qui veut dire « chaud, rougeâtre ».En effet, Kem signifie en égyptien : noir, chaleur. Kem évoque chez les Egyptiens l'Egypte dans le sens de « pays des nègres », descendants de Kem, ancêtre biblique des hommes noirs.[76]

Le nom du fils de Noé que l'on fait ancêtre des noirs s'écrit Cham en français, Ham en anglais et Kam en allemand.

---

[74] ELIKIA M'BOKOLO, *op.cit,* 1995, p.301.
[75] Emile MWOROHA, *op. cit.*, 1987, p.114.
[76] Cheik Anta Diop, *Nations nègres et culture : De l'antiquité nègre égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique noire d'aujourd'hui*, Paris, Présence Africaine, 3ème édition, Tome1, 1979, p.278.

Le mot « hamite » tirerait également son origine de « chamite », ou Khamite et ce nom aurait été donné à une population dite descendante de Cham, le fils de Noè.[77]

Le mot « hamite » signifie donc descendants de Cham, fils de Noé, l'ancêtre des noirs.

Par cette étymologie, nous remarquons que les Hamites seraient donc des noirs puisque leur ancêtre Cham est supposé être noir.

Et comme les Européens étaient animés d'un esprit divisionniste, le concept « hamite » devint une source, la base d'une théorie hamitique, qui désigna les Batutsi comme hamites alors que les Hamites sont des nègres selon l'étymologie de ce mot.

Signalons tout de suite que les Hamites n'ont pas une origine géographique et sociale précise car nulle part les historiens ne nous montrent leurs berceaux primitifs et le chemin qu'ils auraient suivi. Certains auteurs font venir les Hamites de l'Asie.

BARUMWETE Siméon dans son mémoire cite la Radio France Internationale en disant que les populations hamitiques seraient venues d'Asie Mineure, passant par l'Egypte, puis peuplant l'Abyssinie (actuelle Ethiopie) [78]

Emile MWOROHA en reprenant les idées de l'anthropologie de tradition coloniale surtout dans la théorie Hamitique, dit que les Bahutu sont définis comme des Nègres en tant que tels et étaient censés avoir été civilisés par les Batutsi décrits comme les conquérants venus d'Ethiopie vers le XVIème siècle[79].

---

[77] BARUMWETE Siméon, op. cit, cite la Radio France Internationale, *Lieux et peuples de l'Afrique*, p.105.
[78] BARUMWETE Siméon, op. cit., cite la Radio France Internationale, pp.104-105.
[79] MWOROHA, E., *op.cit.*,1987, p.92.

L'hypothèse hamitique disait que les Hamites (Batutsi) sont faits pour gouverner et les Bantu (Bahutu) sont faits pour servir.[80]

D'autres auteurs font venir les Hamites d'Europe. C'est ainsi que dans la littérature coloniale consacrée à l'Afrique orientale, certains auteurs n'hésitent pas à dire que les Bachwezi, dynastie fondatrice du royaume de Kitara au XIVème siècle, selon la légende, considérée comme l'ancêtre des clans Hima et Tutsi, devrait être des Grecs, des Portugais ou des Egyptiens.

D'autres auteurs pensaient plutôt qu'il s'agissait des Gallas ou des peuplades d'origine italienne.

Il y a une autre opinion qui fait des Hamites les premiers occupants de l'Afrique. Cette opinion est imprégnée de racisme du seul fait qu'on considère les noirs comme des descendants de Cham, fils de Noè, sur lequel et sa descendance pesait une malédiction.

Les Noirs étaient ainsi considérés comme une race maudite devant être esclave de tous les autres. Par cette malédiction du Noir par rapport aux autres races (blanche et jaune), les Européens vont écarter les Hutus en faveur de certains Tutsi. C'est la fameuse politique de diviser pour régner.

[80] *Idem*, p.113.

B) Manipulation des théories et instrumentalisation de l'« ethnie »: origine de la division et de l'ethnisation de la société burundaise

1) Application de ces théories

L'idéologie hamitique fut appliquée un peu partout dans les Etats de l'Afrique interlacustre. De façon générale, l'idéologie hamitique fait des hamites (Bahima ou Batutsi) des populations supérieures aux bantu (bahutu, baïru).[81]
De plus, les Hima, Huma, Tutsi ou Hinda, selon cette idéologie, ont une origine blanche. Ici, on peut se poser une question de savoir pourquoi les Bahima qui seraient d'origine blanche, qui seraient des non-bantu, sont classés parmi les bantu et leur donner une existence régionale ?

En d'autres termes, les tenants de cette idéologie se contredisèrent en donnant une origine différente de leur appartenance ethnique (les Bahima quisont noirs alors qu'ils seraient d'origine blanche). Tout simplement, on a étiqueté « hamite » au Bahima (Tutsi) pour expliquer la trilogie pygmée, bantu et hamite et plus tard, justifier la signification de Twa, Hutu et Tutsi.

Selon la Bible (Gn 9, 20-23), trois fils de Noé, Japhet, Sem et Cham, se sont comporté de façon différente quand Noé s'enivra, Japhet et Sem ont pris le manteau pour couvrir leur père et Cham s'est moqué de lui et il a été maudit par son père (Gn 9, 25). Par l'influence de l'idéologie des races, Japhet devint l'ancêtre des Blancs, Sem celui des Arabes et Cham celui des Noirs. Pour ainsi dire, les Noirs sont maudits puisque leur ancêtre est maudit.

Cependant, nous avons déjà vu que Cham est présenté comme l'ancêtre des Hamites (Tutsi, peuple supérieur aux bahutu et aux Batwa). Comment pouvons-nous comprendre que Cham peut être représentant des Hamites, populations soi-disant supérieures (Bahima, Batutsi) et être en même temps le représentant des

[81] BARUMWETE Siméon, op.cit., p.17.

maudits (Noirs) ? Nous voyons en cela une contradiction, ce qui nous amène à conclure que ces idéologies étaient fallacieuses, démagogiques et ne sont pas porteur de vérité.

Seulement, les tenants de ces idéologies voulaient diviser le peuple burundais et justifier pourquoi l'Afrique, continent des noirs, est dans une position de faiblesse. D'où la justification de la colonisation et de la civilisation.

Au XIXème siècle, les Européens croient à l'inégalité raciale du seul fait que les Blancs sont considérés comme une race supérieure et les Noirs comme une race inférieure. L'idéologie hamitique appliquée dans la région des grands lacs qualifiait les groupes aristocratiques dirigeants comme étant des Hamites, c'est-à-dire issus selon la raciologie du XIXème siècle du métissage entre les Blancs et les Noirs. Ces Hamites étaient eux aussi supérieurs aux noirs parce qu'ils ont du sang blanc.

L'idéologie hamitique servit ainsi à légitimer la colonisation et à diviser pour régner. Ainsi, l'Afrique fut un terrain privilégié d'application de cette idéologie en général et le Burundi dont il est question en particulier. Les Batutsi (assimilés aux Hamites) furent considérés comme fondateurs de la monarchie burundaise après avoir soumis et assujetti les Bahutu (assimilés aux Bantu).

Cette différentiation entre les Barundi est à l'origine de ces théories et dès lors, le Burundi va entrer dans une phase d'ethnisation, ce qui va déboucher à l'identification, à la définition des uns par rapport aux autres par le biais des traits physiques et moraux.

2) Quelques approches de définition des concepts de « Hutu », « Tutsi » et « Twa »

Jusqu'à présent, aucune étymologie valable n'a été proposée pour expliquer les appellations de « Hutu », « Tutsi » et « Twa ». Cependant, certains auteurs disent quant aux Batwa qu'il faudrait y voir une forme passive du verbe « Guta », c'est-à-dire « jeter » et par laquelle on aurait désigné ceux qui sont rejetés de la société, attendus qu'ils vivent partout en parias[82].

Ainsi, les Barundi un peuple installé sur les hautes terres orientales qui regroupent de manière très singulière des Bahutu, des Batwa pygmoïdes et des Hamites de race pure. La diversité des origines du peuplement au Burundi a été fétichisée malgré l'unité culturelle et historique des Barundi.

a. Des Batwa

Les Batwa du Burundi furent assimilés aux pygmées considérés comme la couche humaine la plus ancienne de l'Afrique.

J.M. Van Der Burgt dit à propos des Batwa : *« Les Watwa se considèrent comme les vrais aborigènes du pays, et disent l'Urundi leur pays. »*[83]

Cependant, les traditions orales burundaises sont muettes sur les origines des différentes composantes de la population burundaise mais aussi sur les premiers occupants. Mais, selon les auteurs coloniaux, les premiers occupants du pays sont les Batwa. Quant à J. Ghislain, *« Les premiers occupants du pays étaient donc des chasseurs nomades de race pygmoïde. »*[84]

---

[82] The Batwa, who are they ?(Africa n°1, 1995, p.45) cité par HICUBURUNDI Anne-Marie, in « Communauté ethnique et idéologie de la fraternité au Burundi depuis l génocide d'octobre 1993 : Approche psychosociologique », Université du Burundi, Mémoire, Bujumbura, 1998, p.29.

[83] J.M. Van Der Burgt, *Dictionnaire Français-Kirundi*, Bois-Le-Duc, 1903, p.5.

[84] J. Ghislain, *La féodalité au Burundi*, Bruxelles, Académie Royale des Sciences d'Outre mer, 1970, p.11.

b) Des Bahutu

Les Bahutu sont assimilés aux bantu. Ce sont des Bantous c'est-à-dire « abantu », les hommes.[85] L'on ne possède pas l'étymologie concernant la signification du vocable « muhutu » qui a été rendu par diverses traductions : cultivateurs, serfs, voire esclave du fait qu'on les croyait assujettis aux Batutsi. Ainsi donc, l'origine des peuples bantu n'est pas connue.

Selon différentes thèses, les bahutu seraient venus de l'Afrique centrale (Nigéria, Cameroun, Congo, ...), de l'Afrique de l'Est et même de l'Asie.[86] Pour J.M. Van Der Burgt, les Bahutu se disent venus de l'Est et du Nord-Est, l'Uzinzja, en contournant le Nyanza à l'Est.[87]

c) Des Batutsi

L'origine des Batutsi est aussi mystérieuse. L'on sait déjà que Speke est à l'origine de la diffusion de l'idéologie hamitique. Hans Meyer qui s'est inspiré de Speke rapporte que ce dernier disait que les Batutsi étaient des pasteurs étrangers venus du nord-Est qui avaient fondé le royaume de Kitara.

Quelques simplistes croient que Batutsi, Bahutu et Batwa ont de tout temps existé dans le pays. D'autres prétendent que Batutsi et Bahutu sont venus ensemble du Sud.[88]

Du fait que l'origine de ces composantes sociales est différente selon différents auteurs, et parfois incertaine, nous pouvons conclure que la question du peuplement demeure problématique et par conséquent la différenciation hutu-tutsi reste une énigme historique.

---

[85] BOURGEOIS, R., *Banyarwanda et Barundi*, Tome 1, Ethnographie, Rue du Livourne, Bruxelles, 1957, p.21.
[86] BARUMWETE Siméon, *op.cit.*, p.33.
[87] J.M. Van Der Burgt, *Dictionnaire Français-Kirundi*, cité par BARUMWETE Siméon in op.cit., mémoire, Bujumbura, 1998, p.18.
[88] Rapport de l'Administration belge sur le Ruanda-Urundi, 1925-1935, p.34.

Au Ruanda-Urundi, on donne le nom des Batutsi non seulement à base de l'origine raciale mais à tous ceux qui participent au commandement du pays ainsi qu'à leur famille. A cet effet, l'on peut se poser beaucoup de questions de savoir premièrement que si ce sont les Batutsi seulement qui sont les pasteurs, c'est-à-dire qui ont les vaches.

Deuxièmement, si l'on dit que les Batutsi sont ceux qui ont participé au commandement du pays, les Bahutu qui ont participé à ce commandement même au temps de la monarchie comme nous l'avons déjà vu sont-ils des Batutsi ?

Cependant, nous constatons qu'à l'époque coloniale pendant laquelle les colonisateurs diffusaient ces théories même les Bahutu possédaient des vaches et participaient à l'administration monarchique, ce qui nous amène à dire qu'il faut analyser minutieusement ces approches définitions et en dégager une critique.

Au sujet des Batutsi, on trouve des Tutsi Bahima et des batutsi banyaruguru.

Bourgeois R. précise que le terme « Bahima » désigne exactement la race Tutsi.[89] Pour approfondir la réflexion de la description, chaque catégorie sociale a ses caractéristiques spécifiques. Concernant les Batwa, on les décrit comme défiants, instables, dénoués de scrupules et de parole ; ils sont mendiants, voleurs, maraudeurs et trahissent un naturel cynique et cruel. A la chasse, ils se montrent courageux jusqu'à la témérité ; n'hésitaient pas d'attaquer le buffle et l'éléphant à la lance. Ils sont traités en parias, personne ne voudrait manger, boire avec eux ni s'abriter dans leur demeure.[90]

Ici, ce qui nous intéresse le plus, c'est la présence des Batwa à la cour royale. Pour ainsi dire, du temps de la monarchie, toutes les catégories sociales étaient représentées, même les Batwa.

89

90 Bourgeois, R., *Banyarwanda et Barundi*, Tome 1, Ethnographie, Bruxelles, Rue de Livourne, 1957, p.21

Les Batwa ne possèdent pas de langue qui leur soit propre, ils parlent un Kinyarwanda ou un Kirundi identique au point de vue grammatical et un même vocabulaire que les Bahutu et les Batutsi. Les divergences portent sur les articulations, la phonétique restant la même.[91]

Quant aux Bahutu, J. Hiernaux releva les tailles moyennes de 1,67m au Rwanda, 1,65m en Urundi, les indices céphaliques de 75,26 au Rwanda et 74,68 en Urundi. Les Bahutu sont essentiellement agriculteurs, l'homme défriche, laboure, met des boutures en place tandis que la femme sème, sarcle, récolte, bat et prépare la nourriture.[92]

Hélas, toutes ces activités ci-haut citées sont partagées par les Bahutu et les Batutsi et les Batwa et même ces tailles peuvent être retrouvées chez toutes les catégories.

S'agissant des batusi, la moyenne de la taille est de 1,76m au Rwanda et 1,75m en Urundi, tandis que l'indice céphalique est de 74,50m au Rwanda et de 72,88m en Urundi.

Les vrais Batutsi sont de haute taille : 1,80m et plus jusqu'à 2,10m parfois. Les femmes batutsi sont plus petites. Les lèvres sont fines, le front est droit, le nez est souvent sémitique. Ils sont nettement nigritisés, teint noir, cheveux crépus, prognathisme évident et lèvres éversées.[93]

« Au point de vue matériel et culturel, hormis l'agriculture et les métiers qui manquent, leur civilisation est identique à celle des bahutu : ils croient à l'existence de Dieu Imana à qui ils ne rendent cependant aucun culte. La grande stature en général, nonchalants et altiers, intelligents mais facilement retors, apparemment maîtres d'eux-mêmes, ignorant la colère et la familiarité mais

[91]HICUBURUNDI, Anne-Marie, « Communauté ethnique et idéologie de la fraternité au Burundi depuis la génocide d'octobre 1993 : Approche psychologique », p.31.
[92]HIERNAUX, J. *Les caractères physiques des populations du Rwanda et de l'Urundi*, Bruxelles, 1954, p.17
[93]HIERNEAUX, *op.cit.*, cité par HICUBURUNDI Anne-Marie in op.cit., p.33.

pratiquant la vengeance froide, les Batutsi ne connaissent ni la pitié ni le scrupule, ils sont profondément méfiants et n'accordent leur confiance qu'à des personnes bien connues, surtout quand il s'agit des leurs, enfin bien que très poltrons, ils sont auréolés d'un renom usurpé de guerrière intrépides ; ils ne connaissent toutefois que le raid foudroyant et la razzia fructueuse comme méthode de guerre, la lance et l'arc comme arme ».[94]

Il s'agit évidemment d'une rhétorique idéologique sans contenu scientifique pertinent.

Encore plus, pourquoi l'auteur parle-t-il de « vrai » tutsi ? Cette qualification sous-entend des faux batutsi. Mais comment les connaître? Finalement, les « ethnies » au Burundi n'ont pas une existence scientifique.

Nous remarquons finalement que ces définitions nécessitent une critique scientifique et les démystifier de cette généralisation hâtive. Somme toute, les raisons qui auraient poussé les ethnologues à qualifier les groupes sociaux au Burundi par le terme « ethnie » ne sont éclaircies nulle part. En tout cas, aucune des caractéristiques décrites par la définition n'est présente à l'état pur au Burundi.

En tout état de cause, signalons que les théories et les approches de définitions déjà relevées en rapport avec l' « ethnie » au Burundi n'ont rien de scientifique.

En réalité, la société burundaise précoloniale est une société de producteurs détenant la terre et le bétail pour la production. Avant la période coloniale, l'affaire d' « ethnie » n'avait pas la même ampleur qu'aujourd'hui. Certains clans des batutsi et des bahutu étaient autour du roi mais les autres clans des batutsi et les bahutu vivaient dans les mêmes conditions et menaient une vie presque semblable. Et même les batutsi et les bahutu qui étaient à la cour avaient

[94]BAUMAN et WESTERNMAN, *Les peuples et les civilisations de l'Afrique*, Payot, Paris, 1948, in HICUBURUNDI Anne-Marie, op.cit., p.34.

leurs fonctions propres à eux non pas parce qu'ils sont tutsi, hutu ou twa mais qu'ils sont de tel clan ou de tel autre.

Par ailleurs, le phénomène de changement des « groupes ethniques » peut nous reveler certaines réalités :

Pour un « muganwa » devenu pauvre rechutait dans le rang des batutsi. Il s'appelait « umututsi avuka mu nda y'ingoma » c'est-à-dire le tutsi du sang royal. Ce processus portait le nom d'« ugutahira kw'abaganwa ».

De même, un Twa riche pouvait émigrer de région et entretenir des relations familiales avec d'autres « ethnies ». Il devenait ainsi un Hutu ou un Tutsi. On parlait de « Kwiyandura kw'abatwa »[95].

Nous pouvons conclure que cette transhumance « ethnique » montre que la notion d'ethnie au Burundi est une notion changeante selon les circonstances fictive et par conséquent elle n'a pas d'existence essentielle. Cette mobilité des individus d'un groupe socio-ethnique à un autre suit trois procédures :

1°) Lorsque les baganwa perdaient leurs prérogatives et en arrivaient à la déchéance, ils devenaient simples batutsi et on parlait de « gutahira » (subir un grand recul).

2°) Pour les bahutu qui ambitionnaient de devenir batutsi, il y avait la coutume de « kwihutura » (se déhutiser) ou « devenir mututsi par ennoblissement ».

3°) Quant aux rares Batwa qui parvenaient à s'enrichir et « étaient pris de folie » en voulant devenir « abantu » (hutu ou tutsi), J.B NTAHOKAJA précise que de tels individus devaient s'exiler pour aller s'installer dans une région où la véritable identité pouvait être et rester un secret. L'auteur a forgé le terme de « kwiyanduza »[96].

---

[95] NTAHOKAJA, J.B., *Imigenzo y'ikirundi*, Université du Burundi, Bujumbura, se 1978, p.10.
[96] NTAHOKAJA J. B, op cit P.10

Signalons qu'au sein des batutsi il y a une catégorie des bahima c'est-à-dire des batutsi ennoblis.

Pour les Batwa, la montée dans la hiérarchie sociale n'était donc pas chose facile. On disait que « Batitwarura ». On naît et est muyanda et on le reste, mais pourquoi les batwa n'étaient pas « abantu » comme les batutsi et les bahutu ? Pourquoi ils restaient dans leur position de parias[97] ?

Nous remarquons ici que les balbutiements de l'ethnisation de la société burundaise s'annonçaient déjà.

Avec l'avènement de la colonisation, la propagation de l'idéologie politique basée sur les ethnies par la classe politique a vu le jour.

3) Le rôle des missionnaires et des administrateurs coloniaux dans la division ethnique au Burundi

A ce sujet, les missionnaires jouèrent un rôle considérable. A la fin des années 30, l'évêque J. GORJU, en collaboration avec P. BARANYANKA, le chef le plus dévoué à la cause coloniale, imposent leur vision en écrivant l'histoire traditionnelle des royautés : *« notre dynastie est hamite ».*[98] Nombre d'auteurs belges se sont plu à présenter le Burundi comme un pays où deux ethnies sont en opposition constante : les Bahutu et les Batutsi. C'est là une erreur, née dès le début de la colonisation et entretenue même de nos jours.[99]

Pendant la période précoloniale, la population se composait en réalité de quatre composantes sociales qui vivaient ensemble, parlant la même langue et partageant la même culture : les Bahutu, les Batutsi, les Batwa et les Baganwa.

---

[97] Parias est défini dans le Dictionnaire universel, Paris- AUF, 2008 P.924 comme « un individu hors caste, considéré comme appartenant au dernier degré de l'échelle sociale, privé de droit, contraint de vivre exclu. C'est une personne méprisée, exclu du groupe sociale

[98] GORJU, J., *Face au royaume Hamite du Ruanda, le royaume frère de l'Urundi*, Bruxelles, 1938, pp.9-13.

[99] GAHAMA, J., *Le Burundi sous administration belge. La période du mandat 1919-1934*, Karthala, 2001, p.275.

Les missionnaires et les administrateurs en ont donné des descriptions physiques caricaturales. Le Révérend Père F. Ménard, un des premiers missionnaires qui évangélisèrent le centre du pays à partir de Mugera au début du siècle, écrivait : *« La race des batutsi est sans contredit l'une des plus belles et les plus intéressantes de l'Afrique équatoriale. Au physique, le Mututsi est parfaitement constitué. Sa conformation le rapproche du blanc plus que du nègre si bien que l'on pourrait dire sans beaucoup exagérer qu'il est un européen sous une peau noire ».*[100]

Plus tard, P. RYCKMANS, Administrateur du territoire de KITEGA, dans un rapport sur la société de l'Urundi, dont les idées essentielles seront reprises en 1925 dans le rapport d'administration, abondait dans le même sens :

« Les Batutsi ... sont de haute taille. Peu[101] *ont moins de 1,8m. Ils sont en général d'une maigreur extrême, ont la tête longue, le nez très aquilin,la bouche fine : tel d'entre eux rappelle de façon troublante le type de la momie de Ramsès II »*[102].

Contrairement aux Batutsi qui n'étaient que des Blancs sous la peau noire, les Bahutu étaient considérés comme de « Nègres proprement dits », car ils réunissaient leurs caractéristiques : *« face ronde, bouche lippue, nez épaté, taille trapue. »*[103]

Pour M. JAMOULLE, Conseiller juridique auprès du Vice gouverneur général du Ruanda-Urundi, les Batwa étaient classés parmi les négrilles : *« Ce ne sont pas tous des nains mais presque tous de petite taille, bien proportionnés, fortement musclés et agiles, ils ont généralement la figure plus chiffonnée que les autres nègres et sous leurs paupières plissées, un œil moins hardi, un regard*

---

[100] F. MENARD, *Au pays des Nègres. Les Barundi (mœurs et coutumes). Notes sur le Burundi (1907-1918),* document inédit cité par GAHAMA Joseph, in *op.cit.*, p.275.

[101] Avec cette adverbe de cantité dans ce rapport, on peut se demander si P. RYCKMANS a fait des enquêtes sur tous les Batutsi pour savoir le nombre des Batutsi qui ont telle taille ou tel trait physique

[102] Rapport d'administration de 1925 de P. RYCKMANS., p.284.

[103] *Ibidem.*

voilé qui semble craindre la clarté du grand jour, mais être fait pour percer l'ombre de la forêt, l'obscurité des nuit ».[104]

Pour RYCKMANS, c'étaient des êtres qui se rapprochaient plus des animaux que des hommes : *« A l'opposé de ce demi-singe, les Batutzi (sic) se considèrent comme un demi-dieu descendant, semble-t-il, des anciens Egyptiens ».*[105]

Ces descriptions anthropologiques ont donné lieu à des publications spécialisées notamment après la deuxième guerre. C'est pourquoi GAHAMA Joseph dans son ouvrage cite G. GERKENS et J. HIERNAUX qui donnent les caractères physiques des populations du Ruanda-Urundi sous forme de tableau.

[104] *Ibidem.*
[105] JAMOULLE, *op.cit.*, p.485 cité par GAHAMA, J., *op.cit.*, p.276.

Tableau n°4 : Les caractères physiques des populations du Ruanda-Urundi selon G. GERKENS.

Caractères métriques	Batutsi	Bahutu
Stature	175,86cm	167,80cm
Taille assise	87,03cm	84,55cm
Longueur du nez	45,24cm	43,38cm

Source : Joseph GAHAMA, *Le Burundi sous administration belge. La période du mandat 1919-1939*, p.277.

J. HIERNAUX, après ses études aboutissait à ces résultats concernant les caractères physiques des populations du Ruanda Urundi.

Tableau n°5 : Caractères physiques des populations du Ruanda-Urundi selon J. HIERNAUX

Caractères métriques	Pays	Batutsi	Bahutu	Batwa
Longueur maximale de la tête	Ruanda	193,32mm	196,08mm	193,43mm
	Burundi	196,53mm	193,50mm	
Hauteur du nez	Ruanda	55,80mm	52,41mm	50,73mm
	Burundi	56,00mm	52,35mm	
Taille	Ruanda	176,62cm	167,08cm	155,29cm
	Burundi	175,19cm	165,91cm	

Source : GAHAMA, J., *op.cit.*, p.277.

Au regard de ces deux tableaux de G. GERKENS et J. HIERNAUX, on peut formuler quelques critiques :

1°) Par quel crédit pouvons-nous confirmer les données de ces tableaux puisque ces deux anthropologues n'ont pas fait des enquêtes sur toute la population de ces deux pays en vue d'en dégager les données chiffrées d'une manière rigoureuse et scientifique ?

2°) Nous remarquons, à partir des chiffres de ces tableaux, que la longueur maximale de la tête d'un mututsi du Rwanda (193,33mm) est presque égale à celle d'un muhutu du Burundi (193,50mm).

Ici, l'on voit que le muhutu du Burundi et le Mututsi du Rwanda sont les mêmes au point de vue caractériel alors que F. MENARD dit que un Mututsi est un Européen sous une peau noire. Si un tel cas est vrai, un Muhutu lui aussi est un Européen sous une peau noire car le Muhutu et le Mututsi sont semblables selon le tableau 5.

Mais hélas, l'on voit en cela une contradiction car le missionnaire F. MENARD et l'administrateur P. RYCKMANS disent le contraire sur les mêmes individus contre les anthropologues G. GERKENS et J. HIERNAUX.

3°) Quant à la longueur du nez, les deux anthropologues trouvent des résultats différents sur la même population.

Pour GERKENS la longueur du nez d'un Mututsi du Ruanda est de 45,24cm mais pour J. HIERNAUX, elle est de 55,80mm pour le même Mututsi. Le Muhutu a un nez de 43,38cm de longueur pour GERKENS alors que HIERNAUX trouve 52,35mm pour le même Muhutu.

Pourquoi ces différences de longueur de nez chez ces deux anthropologues pour la même ethnie ?

A travers cette observation et critique de ces deux tableaux, on peut se demander quel crédit donner à ce genre de littérature?

A part les traits physiques, la couleur de la peau était aussi un critère de différentiation des ethnies.

Le Chanoine L. De Lacger qualifiait les Batwa de bruns foncés, les Batutsi de cuivres ou olivâtres et les Bahutu de noirs.[106]

J.HIERNAUX quant à lui, disait-il, les Batutsi avaient le teint plus clair que les Bahutu d'une part et d'autre part, les Banyarwanda étaient plus foncés que leurs homologues burundais.

Ici, il faut remarquer encore une fois qu'il y a des Hutus qui sont cuivrés et plus cuivrés que les Batutsi et les Batutsi qui sont noirs et plus noirs que les Bahutu. Au total, ni les traits physiques ni la taille ni encore moins la couleur ne paraissaient être un critère convaincant pour identifier les catégories sociales au Burundi.

Quant aux jugements moraux, F. Ménard disait que les Batutsi étaient, au point de vu caractériel, hautains et indépendants parce que habitués à dominer. Devant un plus fort, disait-il, ils se montraient humbles et modestes, faisant place au « nègre pur et simple »[107].

Disons que Ménard fait une généralisation fausse quant il affirme que les Batutsi ne connaissent ni pitié ni scrupule et qu'ils sont profondément méfiants. Cette condamnation et qualification collectives ne sont pas scientifiquement fondées.

Cependant, les Bahutu présentaient dans leur caractère moins d'élévation, ignoraient la distinction de manière et de délicatsse des Batutsi. Par tempérament, le Muhutu est *« comme on l'a souvent répété, en parlant du nègre en général, un grand enfant. Comme l'enfant, il est superficiel, léger, volage. »*[108]

---

[106] DE LACGER, *Le Rwanda ancien et moderne*, Réédition Kabyayi 1959, p.56.
[107] F. MENARD, *op.cit.*, p.23.
[108] Ibidem

D'autres auteurs comme P. Ryckmans à propos des bahutu les voient comme des gens caractérisés par *« âme servile et des habitudes des troupeaux de bêtes »* qui se sont *« laissés asservir sans jamais esquisser un geste de révolte ».*[109]

Quant aux Batwa, tout le monde s'accordait à leur donner une description tendant à les animaliser. P. Ryckmans lisait dans leur regard *« une expression d'humilité, de bassesse plutôt, résultat de leur existence de parias ».*[110]

Enfin de compte, ces descriptions tant physiques que morales sont hâtives et à force d'être reprises sans cesse servaient de modèles pour caractériser les différentes composantes sociales et de ce fait l'on cautionnerait plus tard les idées sur l'inégalité à la fin du 19ème siècle, asseoir aussi les idées de colonisation.

Pour ce faire, les Européens ont imaginé les traits physiques et moraux à l'endroit des Tutsi et des Hutu. Ceux-ci on fini par croire à ces discours.

Les burundais ont épousé des éléments culturels étrangers nourris de supériorité de race en les soumettant à des objectifs autochtones et le sens des clans est transféré[111] ; d'où la notion d' « ethnie » au Burundi est une illusion identitaire.

A toutes fins utiles, il faut rappeler que toutes ces définitions et descriptions des Bahutu, des Batutsi et des Batwa par les missionnaires et administrateurs coloniaux ont l'objectif de diviser pour régner en vue de donner les justifications de coloniser l'Afrique par l'Europe sous prétexte de civiliser les peuples barbares d'Afrique par les peuples civilisés et intelligents d'Europe.

La réorganisation du Burundi par les colonisateurs va dégénérer des changements. C'est ce que nous allons analyser au point suivant.

---

[109] RYCKMANS, P., *Dominer pour servir*, 1933, p.27.
[110] *Ibidem.*
[111] J.F. BAYART, *L'illusion identitaire*, Librairie Arthème, Fayart, 1966, p.80.

C) La réorganisation administrative du Burundi par la colonisation allemande et belge : début du clivage Hutu/Tutsi

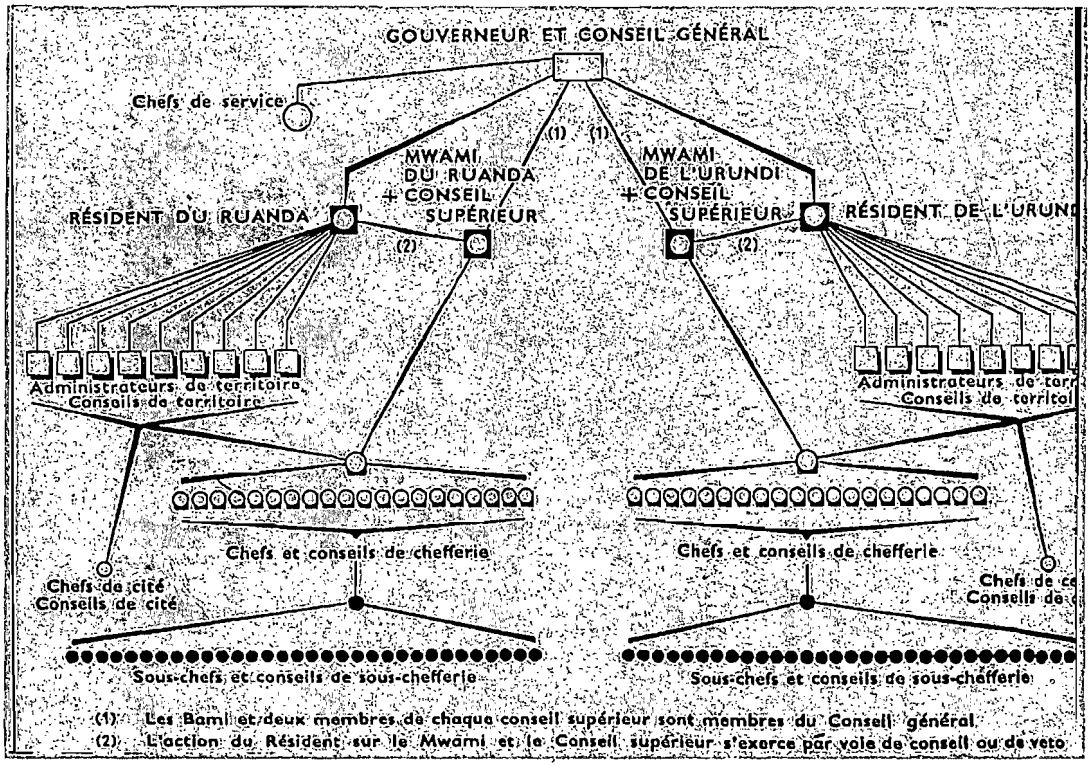
La réorganisation administrative est un événement important qui a marqué l'évolution politique du Burundi. Les puissances coloniales, dès leur arrivées, réorganisèrent au point de vue politique l'administration au Burundi.
En effet, P. Ryckmans, à son arrivée en Afrique en 1917, signale une organisation politique solide. Voilà pourquoi dès le début de l'occupation belge, on va appliquer une politique d'administration indirecte « indirect rule ». Cette méthode consistant à laisser au souverain et aux institutions locales le pouvoir dans les affaires coutumières, avait été expérimenté par les allemands dès 1905, dans les résidences de BUKOBA (nord-ouest de la Tanzanie actuelle), du Ruanda et de l'Urundi.[112]

C'est ainsi qu'après avoir soutenu des chefs indépendants, les allemands reconnurent Mwezi Gisabo comme roi de tout le Burundi en lui promettant leur appui tant qu'il demeurait dans l'obéissance, reconnaissance de l'autorité du Mwami donc, mais celui-ci se retrouve diminué dans son pouvoir effectif.

Nous allons le voir dans les lignes qui suivent. Ce schéma de la pyramide administrative illustre la réorganisation et la diminution du pouvoir royal au Burundi avec les puissances colonisatrices.

[112] GAHAMA, J., *op.cit.*, p.41.

Schéma 3 : Schéma de la pyramide administrative et la diminution du pouvoir royal au Burundi avec les puissances colonisatrices en 1925.



Source : MARIRO, A., *op.cit.*, p.158.

L'administration indirecte trouve un terrain particulièrement favorable dans l'ensemble des royaumes interlacustres, auxquels appartient le Burundi. Cette méthode d'administration avait comme principe le respect des mœurs, coutumes, cultures, langue ; bref donner libre cours aux institutions coutumières en les guidant.

Cependant, une inquiétude surgit dans notre esprit : « Jusqu'à quel point le résident et les administrateurs guideront-ils les autorités indigènes sans courir le risque de se substituer à elles ? »

Voilà un doute qui va être une réalité pendant la période coloniale et qui va mettre en cause l'administration coutumière. Cette mise en cause va occasionner

et alimenter l'ethnisme dans les pays interlacustres en général et au Burundi en particulier.

Dans cette administration, comm le souligne Joseph GAHAMA in *Le Burundi sous administration belge. La période du mandat 1919-1939*, les administrateurs coloniaux ont remplacé les chefs noirs en les accusant l'autorité tyrannique, l'impuissance à se maintenir sans le concours de la violence, la pratique des actes de cruauté qui révoltent la conscience, l'ignorance de l'hygiène, la présence de certaines pratiques superstitieuses.

Pour y insister, Engels rappelle l'idéologie par laquelle les puissances européennes ont une mission civilisatrice en Afrique à laquelle appartient le Burundi. Avec cette mission, les administrateurs coloniaux vont réorganiser le Burundi dans presque tous les domaines de la vie du pays surtout en matière politique.

On va d'abord réorganiser le territoire burundais en le divisant en d'autres territoires. On va changer ensuite le personnel administratif jugé capable par rapport au personnel coutumier. Ainsi, le résident exerce l'autorité de contrôler tout le pays avec les pouvoirs étendus : Conseiller direct du Mwami, Juge territorial et de résidence, Président du tribunal du roi (ururimbi), il est habilité à prendre en matière locale des règlements obligatoires sanctionnés au maximum par sept jours de servitude pénale et de deux cents francs d'amande.

Ici, il faut rappeler que ces attributions étaient réservées aux chefs coutumiers dont le roi. Les administrateurs coloniaux président les réunions des chefs locaux, contrôlent les activités de caisse indigènes en matière financière. En d'autres mots, ils sont les garants de l'économie du pays.

Ces différents fonctionnaires ont le rôle d'éduquer et de conseiller alors que les agents territoriaux quant à eux, sont de simples agents d'exécution : ce serait une erreur de leur part de *« traiter avec les indigènes, sauf dans des cas*

exceptionnels ; en vertu d'une commission particulière et pour autant qu'ils aient la formation nécessaire à cet effet ».[113]

Ceci montre que les colonisateurs ont négligé les autorités coutumières dans leurs affaires administratives, à cause de leur incapacité et de leur infériorité supposées. Convaincus qu'ils sont en face de races inférieures d'indigène, il leur est fortement recommandé dans leur attitude et leur décision de *« maintenir le prestige de la race blanche en général ».*[114]

C'est dans ce contexte que l'Administrateur territorial de Ruyigi, le Baron Charles de l'Epine écrivit au Résident en 1926 : *« Dans un pays comme l'Urundi, où nous avons affaire à une population fière et souvent méprisante, l'Européen doit rester un chef bienveillant mais sévère, doit imposer par son prestige et son attitude la supériorité de sa race et tout en restant accessible à tous, être bon mais sans faiblesse ».*[115]

La réorganisation politique a provoqué de profonds changements dans la vie du pays : regrouper les chefferies et les sous-chefferies en des unités solides et bien gérées par des autorités coutumières « capables », les autorités traditionnelles se retrouvent vidées de leur pouvoir réel, lequel pouvoir est passé en totalité à l'administration coloniale.

Ainsi donc, l'autorité coloniale va développer une politique paternaliste à l'égard de l'autorité coutumière.

Le passage suivant l'illustre bien : *« Les noirs de notre Congo qui est belge, sont nos enfants, pas nos frères ... Comme avec des enfants, nous devons les élever moralement et matériellement afin qu'un jour ils soient capables de se lancer dans la vie comme des hommes. Ce jour-là, ils seront nos frères. »*[116] Il faut

---

[113] GAHAMA, J., *op.cit.*, p.53.
[114] Ibidem.
[115] APRP, Lettre du Baron de l'Epine au Résident del'urundi, 21-12-1926 cité par GAHAMA, J. in *op.cit.*, p.53.
[116] J. THIBAULT, *Sous l'ombre des volcans africains*, Bruxelles, 1953 cité par GAHAMA, J., *op.cit.*, p.63.

aussi signaler que la réorganisation administrative a fait que les autorités coutumières perdent leur légitimité même si elles la gardaient indirectement.

Le rapport d'administration de 1925 le montre : *« L'accord du roi indigène et de l'autorité européenne conduira, sans soubresauts, à ce résultat final que le pays n'aura plus que des chefs disposés ou résignés, à marcher vers le progrès, par conséquent acceptables par le pouvoir occupant tout en étant légitimes, par conséquent acceptables par les indigènes ».*[117]

Malgré cela, l'administration coloniale avait besoin de collaborateurs autochtones et surtout de bons collaborateurs. Elle se proposa de les choisir parmi ceux déjà en place pour éviter de bousculer les institutions. Cinq critères constituaient le fil conducteur qui guida la puissance coloniale pour maintenir ou destituer les différentes autorités coutumières :

1°) Le caractère a été le premier critère

Ainsi, un bon chef est celui qui est ferme mais bon, sévère mais juste envers ses administrés, empressé dans l'exécution des ordres reçus des Européens, à qui il doit soumission et recours dans les moments difficiles. L'intelligence devient un critère important dans les jugements portés sur les dirigeants coutumiers.

Bref, GAHAMA Joseph récapitule les qualités et les défauts des chefs sous un tableau :

[117] Rapport d'administration belge sur le Ruanda Urundi 1925, p.63.

Tableau 6 : Qualités et défauts d'un chef

Qualités	Défauts
- Bonté	- Ruse
- Franchise	- Egoïsme
- Intelligence	- Indifférence
- Exécution rapide des ordres reçus	- Attachement à la sorcellerie
- Obéissance	- Caractère railleur
- Soumission	- Méfiance
- Recours à l'Européen en cas de difficulté	- Superstition
- Energie	- Indolence
- Fermeté	- Brutalité
- Justice	- Fermeture
- Ascendant sur les administrés	- Autoritarisme
- Dévotion	- Orgueil
- Perspicacité	- Naïveté
- Docilité	- Vieillesse
- Autorité	- Timidité
- Ouverture	- Frivolité
- Loyauté	- Hostilité aux blancs
- Honnêteté	- Ivrognerie
- Sincérité	- Apathie
	- Obstination

Source : GAHAMA, J., *op.cit.*, p.67.

Ce tableau montre que les colonisateurs aimaient un chef qui les suivait dans leur affaire coloniale sans contestation pour la bonne marche de l'action coloniale.

En guise d'exemple, la qualité d'obéissance, de soumission, de faire recours à l'Européen en cas de difficulté l'illustre bien. En d'autres termes, les Européens voulaient pérenniser le système de paternalisme où le chef coutumier doit obéissance aux colons comme un enfant qui doit obéissance à ses parents.

2°) Le degré de culture et d'ouverture à la civilisation

Un bon chef est celui qui a un niveau de culture c'est-à-dire celui qui a fréquenté l'école des Allemands, qui a une culture[118], qui n'a pas d'attachement à la coutume, à la sorcellerie.[119]Notons en passant que tout chef accusé de ces défauts était destitué.

3°) L'origine des dirigeants

La littérature coloniale a exalté les Batutsi, « race des rois », en faisant d'eux des gouvernants à tous les niveaux. Cependant, cette littérature n'avait d'autre visée que de diviser les Burundais sinon la réalité est toute autre comme nous l'avons déjà vu au premier chapitre.

Par exemple, les Baganwa occupaient de grandes fonctions administratives dans la gestion du pays, les Batutsi et les Bahutu jouaient également un rôle important au point de vue politique et religieux ; les Batwa jouaient le rôle de chasser lors d'umuganuro ; les Bishikira (chefs des domaines royaux), les conseillers très écoutés au tribunal ururimbi du Mwami se recrutaient parmi tous les Burundais .

Finalement, ce critère a divisé politiquement les burundais car le rapport d'administration de 1931 indique que les Baganwa Bezi puis Batare étaient en tête, puis les Batutsi et, loin derrière, les Bahutu.[120]

4^{0}) La manière d'exercer le commandement

Pour devenir un bon chef, deux qualités étaient exigées : autorité et ascendant sur ses administrés (voir tableau n°8).

L'absence d'autorité à l'égard de ses sujets a toujours été sanctionnée par la destitution.

---

[118] Par culture, il faut entendre rupture avec les superstitions du passé.
[119] Les Blancs voyaient les Nègres en particulier les Burundais comme de petits diables qui pouvaient les empoisonner par l'ensorcellement.
[120] Rapport d'administration 1931, p.61.

5^{0}) L'âge

L'administration coloniale avait tout intérêt à privilégier les jeunes de l'énergie nécessaire pour commander.

Parmi les critères de choix du bon chef, retenons le premier, le deuxième et le troisième. Ce sont eux qui nous semblent intéressants pour ce travail car ils nous montrent la supériorité entre les Burundais en matière de diriger.

A ce sujet, P. Ryckmans écrit :

> *« Les Batutsi étaient destinés à régner. Leur seule prestance leur assure déjà, sur les races inférieures qui les entourent, un prestige considérable : leurs qualités – et même leurs défauts – les rehaussent encore [...] Ils sont d'une extrême finesse, jugent les hommes avec une infaillible sûreté, se meuvent dans l'intrigue comme dans leur élément naturel. Fiers avec cela, distants, maîtres d'eux-mêmes, se laissant aveugler rarement par la colère, écartant toute familiarité, insensible à la pitié, et d'une conscience que les scrupules ne tourmentent jamais ; rien d'étonnant que les braves Bahutu, moins malins, plus simples, se soient laissés asservie sans esquisser un geste de révolte.*
>
> *Ils sont, eux, les caractéristiques de la race bantoue : petits, trapus, grosse tête, face joviale aux rides profondes, nez largement épaté et les lèvres classiques du nègre. On distingue les Batutsi au premier rang, bien qu'ils se reconnaissent comme compatriotes. »*[121]

Cette affirmation de P. Ryckmans est fausse comme nous l'avons déjà vu depuis les temps de la monarchie.

[121] P. Ryckmans, *Dominer pour servir*, Bruxelles, 1933, pp.26-27.

Cette réorganisation administrative provoqua d'énormes conséquences sur le plan politique : la distinction entre les Burundais en rehaussant les uns (les Tutsi) en défaveur des autres (les Hutu) même si ce n'était pas la réalité. La preuve en est que le même colonisateur a défavorisé celui qu'il favorisait et glorifiait (le Tutsi).

Donc, rehausser un Mututsi au premier rang aux yeux du colonisateur était l'apparence, une démagogie qui sous-tendait ses intérêts.

En réalité ni les Batutsi, ni les Bahutu, ni les Baganwa n'étaient aimés réellement par les colonisateurs; simplement, les colonisateurs avaient leurs calculs et leurs stratégies pour une meilleure occupation et exploitation du pouvoir.

En définitive, toutes ces pratiques engendreront des divisions profondes dans le pays.

D) Ethnisation de la société

Comme cela a été déjà démontré, l' « ethnie » ne constituait pas le cadre principal d'identification sociale. La référence essentielle était plutôt le clan[122].

1 . Types de relations caractéristiques entre Bahutu et Batutsi

Même si les échanges matrimoniaux entre hutu et tutsi n'étaient pas très fréquents, ils existaient quand-même.
Les autres échanges importants concernent le contrant de clientèle basé sur le bétail. Il s'agit en fait d'échanges essentiellement économiques. Ce type

[122] Mworoha E. op cit PP.30-40

d'échange dit **ubugabire** au Burundi et **ubuhake** [123] au Rwanda touche deux individus : le patron (shebuja) et le client (umugabire).

Pour obtenir une tête de bétail, le client s'adresse au patron et lui apporte un certain nombre de cruche de bière avant d'obtenir cette vache. A partir de ce moment, des liens étaient établis entre le patron et le client. L'erreur de l'interprétation coloniale de ces liens a été de l'assimiler au contrat féodal du moyen-âge entre le seigneur et le vassal ou encore le serf.

C'est ainsi les colonisateurs consideraient les Batutsi comme des patrons et les Bahutu comme.

2. Un mépris réel envers les batwa

Le mépris et l'éloignement physique mais surtout social relèvent d'une coutume ancestrale dite « kunena » (paria) qui est représentée à travers tout le pays. Cette coutume veut que les Batwa (Abaterampongo, abayanda, abayuku)[124] restent isolés et méprisés des autres Barundi à tel point qu'ils ne pouvaient pas s'asseoir parmi les autres personnes présentes, ne pouvaient ni « gusangira umukenke » (partager le même chalumeau) avec les autres banyagihugu « gens du pays » ni boire et manger dans le même récipient qu'eux.

3. Conclusion

A la veille de la colonisation, on se retrouve en présence d'un peuple intégré, culturellement homogène avec une seule langue nationale, les mêmes coutumes et traditions. Le processus de conscientisation ethnique massive commence avec les idéologies coloniales et surtout avec la présence coloniale de la Belgique. C'est ainsi que l'école ethnologiste de l'époque coloniale s'est surtout souciée de trouver les critères internes de différentiation, pour préparer l'avenir politique

[123] Désiré GITATA, « De la manipulation ethnique pour la conquête du pouvoir au Burundi (1896-1993) UB, Bujumbura,2007, P.9

[124] Ce sont des synonymes du mot « Abatwa ».

du pays, et pour fonder son mode d'explication d'une réalité politique qu'elle considérait ne pas être celle des êtres inférieurs (les nègres) compte tenu de son degré d'organisation et d'hiérarchisation proche à certains points de vue de celui des Etats européens du XVIIIème siècle.[125]

L'histoire montre que les dégâts causés par les missionnaires et l'administration coloniale surtout belge aux systèmes des rapports socio-politiques, se sont situés surtout au niveau psychologique et qu'ils ont laissé des séquelles qui mettront du temps pour disparaître.

J.P. CHRETIEN montre comment la raison d'Etat a conduit une colonisation belge qui se voulait modernisatrice a contribué de façon décisive à l'ethnisation des sociétés burundaises et rwandaises.

> *« Les générations tant hutu que tutsi, écrit-il, ont été piégés par une analyse ethnique qui, à l'indépendance, leur a été imputée par les colonisateurs qui avaient contribué à la forger. Cette intériorisation d'un modèle ethnologique colonial est moins rare qu'on ne le pense en Afrique, mais dans ce cas, elle a été extraordinairement profonde et redoutable, compte tenu du complexe social et idéologique que nous avons vu se nouer. »*[126]

Pour illustrer cette ethnisation, J.P. CHRETIEN et G. PRUNIER dans leur ouvrage *Les ethnies ont une histoire* ont montré la répartition des chefferies par catégories sociales sous forme de tableau.

[125] MARIRO, A., *op.cit.*, pp.48-49.
[126] J.P. CHRTIEN est cité par MARIRO, Augustin in *op.cit.*, pp.49-50.

Tableau n°7: Répartition des chefferies par catégorie sociale

Territoire	Nombre total des chefferies	Batare	Bezi	Batutsi	Bahutu
1929 Usumbura	16	1	4	6	5
Muramvya	15	4	2	7	2
Rutana	15	11	1	0	3
Ngozi	10	1	6	3	0
Ruyigi	6	6	0	0	0
Bururi	13	6	5	1	1
Kitega	54	10	17	11	6
Muhinga	4	2	0	2	0
TOTAL	133 (100%)	41(31%)	35(26%)	30(23%)	27(20%)
1933 Usumbura	11	2	3	4	1
Muramvya	2	3	2	2	1
Rutana	5	2	0	0	0
Ngozi	6	1	2	1	0
Ruyigi	4	4	0	0	0
Bururi	7	2	4	0	1
Kitega	8	1	7	0	0
Muhinga	3	1	2	0	0
TOTAL	46(100%)	16(35%)	20(43%)	7(15%)	3(7%)
1937 Usumbura	6	1	0	5	0
Muramvya	2	0	1	1	0
Rutana	3	2	0	1	0
Ngozi	4	1	3	0	0
Ruyigi	3	2	0	1	0
Bururi	6	1	3	2	0
Kitega	7	0	7	0	0
Muhinga	4	1	3	0	0
TOTAL	35(100%)	8(23%)	17(48%)	10(29%)	0(0%)
1945 Usumbura	6	1	0	5	0
Muramvya	2	0	1	1	0
Rutana	3	2	0	1	0
Ngozi	4	1	3	0	0
Ruyigi	3	2	0	1	0
Bururi	6	1	3	2	0
Kitega	7	0	7	0	0
Muhinga	4	1	3	0	0
TOTAL	35(100%)	8(23%)	17(48%)	10(29%)	0(0%)

Source : J.P. CHRETIEN et G. PRUNIER, *Les ethnies ont une histoire*, Paris, Karthala, ACCT, 1989, p.310.

De ce tableau, nous constatons que certaines catégories sociales sont plus favorisées que d'autres. Par exemple, les Batare sont plus favorisés que les Bezi, les Batutsi de même par rapport aux Bahutu. Sur 133 chefferies à administrer, les Batare avaient 41 soit 31% alors que les Bezi avaient 35 soit 26%. Il en est de même pour les Batutsi qui avaient 30 soit 23% alors que les Bahutu avaient 27 soit 20%. Puisque les colonisateurs destituaient les chefs et les sous-chefs par intérêt, des changements s'opèrent avec le temps.

Ce même tableau le montre :

En 1933, les Bezi reprirent la place que les Batare avaient eu en 1929 c'est-à-dire que les Bezi administraient beaucoup plus de territoires par rapport aux Batare. Les Bezi administraient 20 chefferies soit 43% alors que les Batare reçurent 16, soit 35%. Les années qui ont suivi, la situation est restée inchangée pour les Batare et les Bezi.

Concernant les Bahutu, ils ont continué à perdre leurs chefferies jusqu'à 0% alors que les Batutsi gardaient un certain nombre. Ce jeu du colonisateur n'avait d'autre visé que mécontenter les uns en faveur des autres en vue de les diviser.

L'ethnisation est arrivée à son paroxysme au moment où les missionnaires et l'administration de la colonisation ont enseigné et entretenu la conscience ethnique dans les écoles du Burundi.

Pour pérenniser cette ethnisation dans les écoles, les sections spécialisées de l'école d'Astrida étaient données aux enfants selon leurs origines : les enfants des Bahutu étaient orientés pour la plupart à la section agricole, ceux des Batutsi à la section vétérinaire, pendant que les enfants issus de lignage royal étaient tous dirigés vers la section administrative, destinée à préparer les futurs dirigeants.

Seule la section médicale accueillait les élèves sans considérer l'origine dite « ethnique ».[127] Encore une fois, pourquoi les colonisateurs ne mettent pas en avant les Batutsi capables de diriger et de s'organiser?

L'ethnisation à cette école est arrivée au point où l'on enseignait aux enfants des chefs la supériorité de l'ethnie tutsi et la soumission aux autorités coloniales. Dans les séminaires, les fils des paysans recevaient un enseignement qui fera d'eux une élite de prêtre, qui renversera le pouvoir tutsi lorsque les circonstances seront favorables.[128]

Les conditions d'entrée à cette école d'Astrida arrangeaient seulement les fils des chefs. Les conditions étaient entre autres une bonne santé et réussite au concours. Il fallait avoir une taille minimum de 1,4m à seize ans.[129]

Cette école a beaucoup contribué dans la discrimination ethnique.

Les Hutu connurent une grande frustration car ils étaient traités comme des incapables.

Pour le justifier, P. Ryckmans écrit : *« Les Batutsi étaient destinés à régner... sur les races inférieures qui les entourent. »*[130] Aussi, les « seigneurs Tutsi » doivent aider les européens à faire travailler les « serfs hutu ».[131]

Il est essentiel d'identifier le jeu politique et culturel des colonisateurs dont une des passions a été précisément de reconstruire la société traditionnelle dans les faits et dans les esprits tout en prétendant « rétablir la coutume dans sa pureté primitive ». L'administration belge entreprend dans les années 1930 d'épurer le milieu dirigeant local de ses éléments hutu. Elle sélectionne de plus en plus exclusivement dans les années 40 et 50 les fils de Tutsi (ou de princes dits

---

[127] *Idem*, p.171.
[128] C.VIDAL, « Colonisation et décolonisation au Rwanda » in *Revue Française d'Etudes Politiques Africaines* n°91, Juillet 1973, Paris, p.41.
[129] Anonyme, « Administration au groupe scolaire d'Astrida », Servir, 19.46.3., pp.146-148.
[130] Pierre Ryckmans, *op.cit.*, p.26.
[131] J.P. CHRETIEN, *Le défi de l'ethnisme : Rwanda et Burundi : 1990-1996*, Ed. Karthala, Paris, 1997, p.14.

ganwa au Burundi) pour l'entrée à l'école d'Astrida, le seul établissement secondaire autre que les séminaires où sont formés alors les futurs cadres de deux pays.[132]

C'est l'œuvre du colonisateur pour asseoir sa politique impérialiste et divisionniste. Les crises et les conflits à caractère ethnique survenus au Burundi après l'indépendance ne sont que l'aboutissement de ce long processus d'ethnisation qui n'a laissé de place que les clivages Hutu/Tutsi.

A part les missionnaires et les administrateurs coloniaux, l'autre élément déterminant dans l'ethnisation de la société burundaise est l'élite autochtone formée à l'école coloniale.

Ainsi, quelques élites autochtones se polarisent autour des ethnies et s'érigent en porte-parole des paysans hutu et tutsi dans la recherche d'un soutien pour prendre le pouvoir et non pour répondre aux aspirations de ces paysans. C'est ainsi que la variable « ethnie » s'est enracinée par la voie politique : au sommet, la représentation de tous (Bahutu et Batutsi) au pouvoir politique assuré par les princes du sang royal.

Plus tard, on attribuera cette organisation politique aux seuls « Batutsi », ceux-ci étant considérés comme de « non africains », des envahisseurs qui ont conquis et organisé le pays.[133]

Avec un regard rétrospectif, nous constatons que le tableau indiquant les élèves inscrits dans les sections professionnelles au groupe scolaire d'Astrida, seuls les enfants du lignage royal (princes) étaient dans la section administrative pour préparer les futurs dirigeants. Cependant, nous voyons plus tard que les Batutsi étaient seuls considérés comme capables d'organiser le pays.

---

[132] *Idem*, pp.13-14.
[133] *Ibidem*.

Ceci montre que finalement, les colonisateurs voulaient diviser la société suivant leurs intérêts, et la conséquence est de diviser les Burundais.

Albert (Ethel, M.) in *Cahiers d'Etudes Africaines* n°2, le démontre clairement : *« Ce sont le roi et les princes, le Mwami et les Baganwa, qui sont de vrais supérieurs permanents. Les Tutsi et les Hutu sont leurs sujets. Un Hutu peut même espérer, s'il est d'une bonne famille, ou d'une très grande valeur comme guerrier ou devin, occuper un rang supérieur à un Tutsi. Dans la vie politique, il se peut toutefois qu'un riche hutu soit mieux reçu chez le roi qu'un tutsi. »*[134]

Cette situation entraîna une lutte politique acharnée entre élites hutu et tutsi pour le contrôle de l'Etat Indépendant.

C'est cela qui explique les conflits ethniques qui apparaissent au Burundi contemporain. D'où les massacres et les guerres civiles qui ont marqué et marquent encore la nation burundaise.

Bref, ce chapitre nous trace les grandes lignes de l'ethnisation de la société burundaise avec l'avènement de la colonisation et la question ethnique est devenue complexe. Cette ethnisation était une conséquence directe des idéologies coloniales qui auront un impact négatif dans le Burundi indépendant.

CHAPITRE III: L'IMPACT DE L'ETHNISATION SUR LE FONCTIONNEMENT DE L'ETAT INDEPENDANT

INTRODUCTION :

Les controverses relatives aux rapports hutu-tutsi ne sont pas récentes. Ainsi il existe un débat à propos de l'appartenance ethnique du premier Roi du BURUNDI.

Jean Vansina écrit à ce sujet que « Ntare I Rushatsi, qu'il affilie au clan des Bahanza, fut un Tutsi. Quand bien même il serait difficile d'établir qu'il fut

[134] Albert (Ethel, M.), « Une étude de valeur en urundi », Cahier d'Etudes Africaines n°2, 1960, p.152

Muhanza, il resterait difficile d'en faire un Tutsi du moment que les Bahanza relèvent de l'ethnie Hutu »[135]. Ces controverses ont continué à aggraver l'ethnisation au Burundi et le pays connaitra beaucoup de difficultés dès son indépendance jusqu' à la veille de la Démocratie introduite par le multipartisme. L'idéologie de l'ethnisme a connu un développement important dans le Burundi indépendant et sera impliqué dans la naissance des conflits et guerres « ethniques » entre autre la première crise ethnique de 1965, les tragédies de 1972, la crise de Ntega-Marangara au Nord - Est du Burundi en 1988[136] et les massacres d'Octobre 1993 qui déboucha sur l'organisation des rébellions. J.P Chrétien affirme à ce sujet que « les tragédies contemporaines (1965-1972) ont eu évidemment des effets profonds, tant sur les mentalités, en faisant de la peur réciproque un acteur permanant, que dans le champ social entretient un retard énorme des HUTU dans l'accès à la fonction publique »[137]

Ces tragédies que J.P Chrétien évoquent ont suscité des frustrations sociales, d'où les massacres et les « génocides »qu'on observe au Burundi.

Mais avant de parler de ces tragédies essayons d'analyser la situation du Burundi indépendant.

A. L'Accession du Burundi à l'Indépendance

Le Burundi accède à son indépendance le 1er juillet 1962 dans un climat d'instabilité politique propice à l'intrigue et à la division.

1. RWAGASORE : Sa vie et ses œuvres

Le Prince Louis RWAGASORE est le fils du Mwami MWAMBUTSA BANGIRICENGE et de KANYONGA Thérèse[138]. Il est l'un des pères

---

[135]NGAYIMPENDA E., *Histoire du conflit politico-ethnique burundais. Les premières marches du calvaires(1960-1973)*, ed. de la Renaissance, Bujumbura, 2004, p.3

[136]J .P. CHRETIEN, *op.cit.*, 1997, p.19

[137] Ibidem

[138] GAHIGU Damas, UBUZIMA BWA RWAGASORE., P.13

fondateurs de l'UPRONA, parti sorti victorieux dans les premières élections parlementaires du 18 Septembre 1961.

Il est assassiné le 13 Octobre 1961. Ce meurtre crée et attise les querelles de succession. Rémy HAVYARIMANA dans « *Essai d'analyse de l'évolution des rapports politico-ethnique au sein de la société burundaise de la fin du XIXe Siècle à 2000 ...* » écrit que l'assassinat du Prince Louis Rwagasore et les tueries liées à cela tournent beaucoup plus autour d'un conflit entre les familles princières Batare et Bezi qui d'ailleurs date du xix ème siècle.[139] Rémy HAVYARIMANA, en citant A.GUICHAOUA, continue à affirmer que la disparition brutale de cette figure politique, les vengeances judiciaires qu'elle entraina et les questions qu'elle souleva inaugurèrent une période durant laquelle les passions politiques, l'usage de la violence, circonscrits d'abord à la classe politique, vont peu à peu se diffuser dans la société.

Cette montée en puissance de la violence politique d'abord verbale, puis physique alla de pair avec la manipulation de l'ethnicité et le repliement sur elle[140]. Le Prince Louis Rwagasore est le Leader qui lutta pour l'indépendance du Burundi par son parti UPRONA. Malheureusement il est mort avant la proclamation de l'Indépendance du Burundi le 1/7/1962

2) Le Gouvernement

RWAGASORE aho yemeye kuba umushikirangoma wa mbere, yaciye nawe atora abazomufasha kurangura imigambi yari yishinze mu guteza imbere uburundi n'abarundi. Ng'uku uko yagenye abashikirangoma ba Leta y'uburundi uko bakurikirana[141] : Rwagasore, élu Premier ministre, il a choisi à son tour ceux qui l'aideront à mettre en application son programme de développer le Burundi.

---

[139] R .HAVYARIMANA , op. cit, PP . 37-38

[140] R . HAVYARIMANA , op. cit, P.38

[141] GIHUGU Damase, Ubuzima bw'umuganwa Ludoviko Rwagasore n'Ukwikukira kw'Uburundi, Bujumbura , 1999, P. 168

Voici la liste des ministres de son gouvernement :

1. Umushikirangoma wa mbere : RWAGASORE Ludoviko
2. Icegera c'umshikirangoma wa mbere akaba n'uwikigega ca Leta: NGENDANDUMWE Petero
3. Umushikirangoma w'ubutungane: NUWINKWARE Petero Claveri
4. Umushikirangoma w'imibano: NTIRUHWAMA Yohani
5. Umushikirangoma w'intwaro yo hagati mugihugu: MUHIGWA Andreya
6. Umushikirangoma w'ubutunzi: KATIKATI Felix
7. Umushikirangoma w'uburimyi n'ubworozi: NYAMOYA Albino
8. Umushikirangoma w'amagara y'abantu: BARETSE Andreya
9. Umushikirangoma w'inyigisho: NGUNZU Petro
10. Umushikirangoma w'ibikorwa vya Leta: NDIMANYA Inyansi[142]

Il faut souligner que la composition de ce gouvernement était solidaire.

B) Des élites nationales et leurs implications dans le processus de l'ethnisation

1) L'importance de l'anti modèle Rwandais

De 1959 à 1964, le Rwanda connut un processus révolutionnaire qui a vu l'abolition de la monarchie et l'éviction de l'aristocratie Tutsi. Cette « révolution », conduite par un parti Hutu ouvertement « raciste et antitutsi » en l'occurrence le PARMEHUTU se réalisa au prix des massacres dirigés contre les Tutsi avec la complaisance de l'Eglise Catholique et de l'administration belge.

La révolution de Novembre 1959 au Rwanda causa des dizaines des milliers des morts et des centaines de milliers de refugies. [143]

[142] GIHIGU D., op cit, PP 68-69

Lemarchand René affirme à ce sujet que des journaux internationaux à l'époque furent état de génocide, que le Philosophe Bertrand Russel qualifia les tueries de décembre 1963 de « massacres les plus horribles et les plus systèmiques que nous avons eu l'occasion de voir depuis celui des juifs par les Nazis ».

La « révolution Rwandaise » de 1959 a un double impact sur le Burundi :

- Les refugiés vont s'exiler du Burundi
- La révolution constitua un modèle des élites Hutu au Burundi qui voulait faire comme leurs semblables du Rwanda; mais pour des Tutsi il s'agissait plutôt d'un anti-modèle

Ainsi, le Rwanda et le Burundi devinrent deux vases communiquant politiquement ; les troubles qu'on observe au Rwanda vont également se manifester au Burundi.

2) La succession manquée du Prince Louis RWAGASORE et la désagrégation de l'UPRONA.

L'assassinat du Prince Louis n'est pas un évènement isolé : il se place dans un contexte de la décolonisation belge qui a vu mourir des leaders nationalistes peu avant l'accession de leurs pays à l'indépendance comme ce fut le cas du mwami Mutara V du Rwanda le 25/07/1960 ou encore peu après comme l'assassinat du premier ministre congolais Patrice LUMUMBA le 17 /01/1961.

Au Burundi, l'assassinat du prince Rwagasore déclencha une course effrénée vers le contrôle du pouvoir, qui dégénéra dans un conflit politique aux conséquences désastreuses :

[143] Lemarchand René, Rwanda and Burundi, Pal. Mall Press, 1970, P.224

— D'une part, le remplacement de Rwagasore à la primature par son beau-frère André MUHIRWA, gendre du roi, imaginé s'emble-t-il pour consoler la famille royale, sera perçu comme une manœuvre politique destinée à éloigner Pierre NGENDANDUMWE alors vice-premier Ministre ;

— D'autre part, le remplacement à la direction de l'UPRONA cause problèmes : au lendemain de la victoire du parti UPRONA, MIREREKANO rentre du Congo avec une volonté tenace de s'installer à la tête du Parti, prétextant une promesse que RWAGASORE lui aurait faite de son vivant[144].

Le 25 Janvier 1962, le bureau du parti UPRONA décida de placer provisoirement MIREREKANO à la tête du parti, en remplacement d'André NUGU qui venait d'être nommé administrateur de Province. Non satisfait d'un poste provisoire, MIREREKANO tente de se faire acclamer au stade par un groupe de gendarmes qu'il avait lui-même mobilisés le 25 août 1962.

Avec ces troubles au sein du parti UPRONA, le roi MWAMBUTSA prit une décision importante et annonça l'élection prochaine d'un nouveau comité national du parti en septembre 1962.

Cependant, à l'issue de ces élections, MIREREKANO n'obtient que le poste de deuxième vice –président loin derrière Jean BAMINA et Thaddée SIRYUYUMUSI respectivement président et vice président de l'UPRONA.

Convaincu que sa défaite électorale est en partie le fait des jeux malsain de ses adversaires politiques[145], MIREREKANO boude son comité. De cela, il fonda une aile parallèle de l'UPRONA dont il devint le président.

---

[144] Mémorandum du FRODEBU sur le processus et les procédures de démocratisation au Burundi, Bujumbura, septembre 1991, P.55.

[145] Qui ont fait l'obstruction aux électeurs perçus comme favorable à MIREREKANO

Suspecte d'avoir noué des relations avec la PARMEHUTU, il est incarcéré en février 1963. A sa libération, il se refugie à UVIRA ; en juin 1964, il passe au Rwanda où il organisa en septembre de la même année une attaque sur les communes Jene et KABARORE.

En effet, ce conflit aura plusieurs conséquences sur la vie politique et institutionnelle du pays dont la division au sein de l'Assemblée Nationale. Le facteur ethnique entra progressivement dans la vie et le fonctionnement du parti UPRONA

3) Division au sein de l'Assemblée Nationale

Et ce confit ci-haut expliqué s'étend à l'ensemble de la classe politique :
Il prend alors une coloration politique et idéologique qui divise le parlement et les gouvernements successifs en deux ailes : Casablanca (regroupant les progressistes et socialisant, alliés au bloc de l'Est) et Monrovia [146](regroupant les modérés, pro-occidentaux et pro-catholiques).

A ce sujet, Adolphe BINAGANA dans « Les péripéties » burundaises, acteurs et témoin, écrit : « En 1963, les rivalités politiques sur base ethnique commençaient à se manifester. Il se créa deux groupes politiques bien distincts et farouchement opposés quoi que se réclamant tous deux de l'UPRONA[147] »

Tout le monde dut se ranger. Casablanca se retrouva regroupant la quasi-totalité de l'élite politico-administrative tutsi sous l'étiquetage de progressiste, tandis que Monrovia, qualifié de modéré, s'appuyant sur les extrémistes hutu du parlement[148].

C'est le début de l'ethnisation de la société Burundaise.

---

[146] CRISP, courier hebdomadaire no 21, P.P 4-17
[147] A. BINAGANA, Péripéties burundaises, acteurs et témoin, Ed de la renaissance, Bujumbura, 1999, P.86
[148] A. BINAGANA, op cit, P.88

L'assassinat en janvier 1965 du Premier Ministre Pierre NGENDANDUMWE « leader Hutu » dont la stature politique portait ombrage à la cour et dominait la classe politique, va être perçu comme une liquidation à caractère ethnique[149].

La division de l'Assemblée nationale se matérialisa lors des élections législatives et communales de 1965 organisées par le roi pour mettre fin aux querelles politiques.

Les législatives se tiennent au mois de mai 1965 dans une atmosphère d'extrême tension ethnique. L'UPRONA remporta les élections avec 21 sièges, le P.P qui n'avait obtenu aucun siège en 1961 en arracha 10, alors que le pays venait de passer 4 ans dans un monopartisme de fait. Deux autres sièges allèrent à des candidats indépendants. Sur le plan ethnique, 23 hutu contre 10 tutsi étaient élus ; de plus les deux élus indépendants étaient tous des membres du PP alors que le PP avait sa propre liste électorale[150].

Enfin, Thaddée SIRYUYUMUSI (Tutsi) président de l'Assemblée sortant qui a longuement combattu aux côtés de MIREREKANO (Hutu) n'obtient pas de siège.

Le 17 mai 1965 bien avant la proclamation officiel des résultats, Gervais NYANGOMA réunit les élus Hutus pour constituer un bloc nouveau : Union populaire du Burundi (UPB).

En fin de compte, le corps législatif est ainsi « ethnisé ».

4) La crise de 1965

Comme le dit J. P. CHRETIEN,

« La montée de la tension est très sensible au Burundi à partir de 1963 et elle explose en 1965 : assassinat du 1er Ministre Hutu P.Ngendandumwe par un

[149] A. GUICHAOUA, (sd) Les crises politiques au Rwanda et au Burundi (1993-1994) Paris, Karthala, 1994, P.56
[150] MANIRAKIZA M., op cit , p.65

refugié Rwandais en janvier 1965, Elections de mai 1965 donna la victoire à l'UPRONA sur le parti hutu PP, mais surtout entrée à l'Assemblée de deux tiers de députés Hutu qui s'entendent dans la composition de leurs bureaux. Le roi MWAMBUTSA nomme 1er Ministre un prince proche de lui, ce qui mécontente tout le monde ».[151].

Ainsi, P. NGENDANDUMWE est assassiné en janvier 1965[152] quelques heures après l'annonce de son gouvernement, à la sortie d'hôpital où il venait de rendre visite à son épouse qui venait d'accoucher. Les premières réactions officielles mettent en cause les milieux tutsi du groupe Casablanca. Par la suite une centaine de personnalités tutsi, membre du groupe Casablanca fut arrêtées pour le règlement de compte entre les deux groupes.

A la suite des événements, A. GUICHAOUA précise qu'un soulèvement populaire visant les populations civiles tutsi et une rébellion militaire urbaine du corps de la gendarmerie[153] se succédèrent.

Rémy HAVYARIMANA citant Sylvestre NTIBANTUNGANYA qui relate le coup d'Etat de 1965 initié par les officiers hutu de la gendarmerie écrit : .

« *Dans la nuit du 18-19 octobre 1965, un groupe de gendarmes bahutu a attaqué le palais. Les combats entre ces mutins et la garde du palais auraient fait beaucoup de victimes* ».[154]

Sylvestre NTIBANTUNGANYA précise encore que ce coup d'Etat était mené par le chef de la gendarmerie, le Hutu Antoine SERUKWAVU, et suivi d'attaque de paysans tutsi dans les Communes de Bukeye, Busangana, Bugarama... (sur la crête) par des bandes hutu organisées. Des centaines de personnes périssent dans ces attaques, puis la répression militaire sévit. 80

[151] J.P. CHRETIEN, op cit 1997, pp. 158-159
[152] Ibidem
[153] A. GUICHAOUA, op cit, P. 57.
[154] S.NTIBANTUNGANYA, une démocratie pour tous les Burundais de l'autonomie à NDADAYE : 1956-1993, l'Armathan, Paris, 1992, p.78

personnalités hutu sont fusillées. La violence de masse fait irruption dans la société et dans la mentalité collective[155].

Ces tueries qui, au départ visaient essentiellement les mutins d'abord, les hommes politiques et les civiles hutus ensuite ne se sont pas arrêtés là, elles ont atteint même les personnes innocentes qui n'étaient ni militaires ni intellectuelles.

C'est ainsi que toutes les couches de la population burundaises hutu comme tutsi subiront ce que certains considèrent comme la base de tous les maux qui vont se répéter dans l'histoire et résonnent jusqu'encore a nos jours[156].

5. La fin de la monarchie

En face d'une violence innommable, le roi est devenu incapable de régner en SEBARUNDI du fait qu'au sein des forces armées une partie se rebelle.
C'est ainsi que le «roi a pu rejoindre la zone sucrière de KILIBA au Congo avant de s'envoler pour la Suisse d'où il ne reviendra plus d'ailleurs[157] ».

Par ailleurs, le coup d'Etat de 1965 échoua et une course vers la conquête du pouvoir se déclencha. Pour les uns et les autres, le monarque paraît de plus encombrant qu'il ne veut réellement ni exercer le pouvoir ni le céder. Dès le mois de novembre 1965, le vide laissé par l'absence du roi qui s'est définitivement retiré en Suisse et celle de son 1er Ministre parti pour les soins, permet de déclencher les premières actions antimonarchiques.

L'article cités par Gilles BIMAZUBUTE le montre : « A bas les gastronomes, vous vous saoûlez du sang du peuple, à bas le gouvernement impopulaire. Genève n'est pas Bujumbura [158]»

[155] S. NTIBANTUNGANYA, op. cit 77.
[156] S. NTIBANTUNGANYA, op. cit 57
[157] Idem, P. 78

Cependant, des intrigues vont être jouées pour préparer la masse populaire au régime définitif à instaurer. C'est ainsi que le prince NDIZEYE Charles rentre d'Europe où il reçut les pouvoir spéciaux de son père pour contrôler les activités du Gouvernement et des secrétaires d'Etat.

Le 8 juillet 1966 à son retour d'Europe, une proclamation du prince royal, en fait le chef d'Etat qui exerce tous les pouvoirs sous le nom dynastique de NTARE V et révoque le gouvernement de BIHMUGANI[159].

Il est assisté par trois secrétaires d'Etat (justice, plan et gendarmerie) eux-mêmes placés sous l'autorité du secrétaire d'Etat à la défense, le Capitaine MICOMBERO. Celui-ci exerce les charges de premier ministre. Cependant, le jeune roi NTARE V et son premier Ministre Micombero vivaient toujours en relations tendues et le combat entre les deux étaient inégal : MICOMBERO était soutenu par l'armée et la jeunesse alors que le jeune roi n'a que les monarchistes en perte de vitesse et privé d'armes[160].

Ainsi donc, NDIZEYE Charles ne peut servir que de tremplin vers la République. Les antagonismes entre le roi NTARE V et MICOMBERO continuent et ce dernier prit le devant par rapport au roi et proclame la République . Par la suite, un conseil national de révolution de dix officiers est créé et des gouverneurs militaires sont nommés[161].

Le lendemain, le conseil national de la révolution décernait le grade de colonel au capitaine MICOMBERO et fixaient son mandat à 7ans. C'est ainsi que le régime monarchique prit fin et celui de la république commence le 28 novembre 1966.

---

[158] J. BIMAZUBUTE, "Burundi, le prix du silence" Remarques africaines, 259, 9 février 1966, p.72
[159] BOB no 11/1966, P.441
[160] M. MANIRAKIZA, op cit, 1972, P.89
[161] Idem, p.23

C. Les pouvoirs politiques et poursuite de « l'ethnisation » du pays

1. parti unique comme facteur de lutte

Des les premiers mois, le conseil national de la révolution supervise les actes du parti et du gouvernement. L'avènement du capitaine MICOMBERO au pouvoir fait que l'UPRONA se transforme en un parti unique et n'atténua pas le climat ethnique d'une classe politique qui faisait jouer les ressorts du clientélisme[162].

Il est aussi normal que le jeune régime devait s'entourer des personnes dont entre autre devoir était de pérenniser les acquis du changement : écarter davantage les éléments gênants à savoir les promonarchistes et les hutu, jouant ainsi de la carte ethnique pour mieux écraser tous ses adversaires[163].

Pour y arriver, les grandes figures de ce combat selon S. NTIBANTUNGANYA poseraient un problème d'ordre clanique[164].

A ce sujet, S. NIBANTUNGANYA écrit qu'«En 1971 une offensive était lancée contre certains hommes politiques et militaires jugés influents originaire de Muramvya et de Jenda. Le 05 juillet, beaucoup de cadres tutsi banyaruguru étaient arrêtés, (...) accusés d'avoir fomenté un coup d'Etat[165].

Ainsi donc, l'ethnisation, le clanisme et le régionalisme des structures politiques du pays s'installent. Cette ethnisation atteindra son paroxysme avec les tragédies de 1972.

2. Paroxysme de l'ethnisation en 1972

Les divisions entre la population burundaise à caractère ethnique continuent à dégénérer en crises meurtrières.

---

[162] A. GUICHAOUA , op cit P. 57
[163] J. P. CHRETIEN, op cit, 1997, p. 159.
[164] S. NTIBANTUNGANYA, op cit p. 87
[165] S. NTIBANTUNGANYA, op cit p. 102

En effet, *« en 1972 au Burundi, une tentative presque aussitôt avortée d'extermination des Tutsi par une rébellion hutu, puis une vengeance d'Etat méthodique à caractère également « génocidaire » contre l'élite et les lettrés hutu, depuis l'adolescent encore sur les bancs des écoles secondaires jusqu'à l'écrivain âgé, avait trouvé peu d'écho international et pas davantage mobilisé « les grandes consciences ».* [166]

Les burundais ont pourtant trouvé un terme populaire digne du mal absolu de 1972 : Ikiza, « la grande calamité, le fléau ». Ce mot « Ikiza » n'est pas chargé de haine ou de connotation raciale mais d'une sorte de résignation face à la méchanceté de la nature[167] ; ce qui sera l'origine des « génocides » de 1993.

Les complixités ethniques ont caractérisé la société Burundaise même avant 1972 sous l'étiquette de tribalisme. Par exemple sous le régime de MICOMBERO en 1969, « le problème tribal, comme on dit encore à l'époque, est à nouveau à l'ordre du jour ».[168] Erigeant le tribalisme en politique, les membres de l'appareil d'Etat compte consciement empecher la masse paysanne de se resentir en tant que classe sociale exploitée par la bourgeoisie liée à l'Etat.

Pour l'éclaircir, *« Dans cette classe bureaucratique se recrute aussi bien des politiciens hutu envisageant, au nom « du plus grand nombre », d'utiliser la masse paysanne comme la piétaille d'une mobilisation anti-Tutsi pour monopoliser l'Etat, que des politiciens Tutsi attentifs à maintenir la masse paysanne dans un état de sujétion et d'obéissance aveugle à l'autorité, à empêcher son éveil et à éliminer les Hutu ayant acquis trop d'importance économique, sociale ou politique. »*[169]

---

[166] J.P. CHRETIEN et J.F. DUPARQUIER, *Burundi 1972 : Au bord du génocide*, Paris, Karthala, 2007, p.9.
[167] *Ibidem.*
[168] J.P CHRETIEN et J. F. DUPARQUIER, Burundi 1972 : Au bord du génocide, Paris, Krthala, 2007, p.39
[169] *Idem*, p.39.

Le problème ethnique va éclater encore une fois au grand jour au moment de l'éclatement de la crise avec la rébellion des « Mulele » au sud du pays qui s'est suivi de la répression et l'extermination des élites hutu en mai-juin 1972.

Avant cette crise, la tension est grande : des informations inquiétantes circulent dans les écoles, certains élèves hutu, dit-on, tiennent des propos menaçants, et en Belgique le MEPROBA paraît plus agité que jamais. C'est dans ce contexte empoisonné qu'éclate à la fin d'avril 1972 la tragédie que les Burundais ont dénommé « fléau » (ikiza).

Comme J.P. CHRETIEN l'écrivait en 1972, *« les militants hutu gardent sur les violences commises par les rebelles de fin avril un silence aussi pudique que celui observé par les dirigeants tutsi sur les violences de la répression qui suivit. »*[170]

Finalement, la crise de 1972 montre jusqu'où arrive la gravité de l'ethnicité au Burundi. Ainsi donc, une rébellion naquit au Sud du pays (à BURURI précisément à Rumonge). Des témoignages recueillis par J.P. CHRETIEN et J.F. DUPARQUIER le démontrent dans leur livre.

Dans ce livre, ces auteurs montrent que la rébellion était formée par les Hutu voulant exterminer les Tutsi.

> *« Leur but était de se libérer de la domination tutsi pour récupérer leur parti [UPRONA, dont la victoire électorale sous*

[170] J.P. CHRETIEN et J.F. DUPARQUIER, *op.cit.*, p.81.

RWAGASORE en septembre 1961 est réintégrée en terme ethnique].

Ils voulaient exterminer les Tutsi, parce que ces derniers n'étaient pas du Burundi, mais étaient venus d'Egypte et qu'ils étaient arrivés au Burundi comme des éleveurs transhumants ».[171]

Ceci est en relation avec la théorie hamitique que nous avons déjà vu au chapitre précédent pour montrer que l' « ethnie hutu » voulait se libérer d' « ethnie Tutsi » qui aurait monopolisé le pouvoir depuis longtemps, qui ecartaient les Hutu socialement et économiquement dans la gestion du pays[172]. Cependant, les contre-attaques des forces de l'ordre s'organisaient dès les premiers jours de la rébellion, depuis les camps militaires de Bujumbura et de Bururi.[173]

Ainsi, la répression de la rébellion dans le sud et l'extermination des élites hutu vont suivre. Les rebelles pris par l'armée sont, d'après les témoignages, tous exécutés. On y a entendu nombreux tirs et que beaucoup de gens ont été fusillés et le lendemain enterrés dans des fosses communes.[174]

Toute la nuit, les sentinelles affolés tiraient des rafales ou jetaient des grenades. Les missionnaires installés au bord du lac Tanganyika observent que l'armée procède à des tueries massives contre les civils et les JRR ont brûlé et tué à volonté.[175]

Une personne de Nyanza-lac résume bien les étapes qui se sont succédées rapidement, de la répression militaire à la persécution civile :

---

[171] J.P. CHRETIEN et J.F. DUPARQUIER, *op.cit.*, p.109.
[172] *Idem*, p.111.
[173] *Idem*, p.139.
[174] *Ibidem*.
[175] *Idem*, pp.139-140.

« On a envoyé des soldats qui ont fait la guerre et ont triomphé. Mais c'est ensuite qu'on a commencé à enquêter et à prendre tout Hutu censé avoir aidé les Mulele, surtout les Hutu instruits.

Dans ces enquêtes, il y a eu des notables Tutsi qui ont protégé des Hutu. Mais à cette époque, ce sont les mouvements notamment celui appelé JRR ou les policiers qui ont recherché les Hutu à amener à la commune, jusqu'à cinquante à la fois. Ce sont les gens qui ne revenaient pas, accusés d'avoir été avec les Mulélé et tués, ... seuls les hommes étaient visés.

Ils étaient conduits par des militants de la JRR en uniforme aux couleurs du pays, rouge, blancs, verts. On les appelait des Inserukarukamvye (« les fonceurs redoutables »). Des gens sont morts de faim dans la prison, d'autres étaient jetés attachés dans les rivières. »[176]

Ici, il faut souligner, d'après ce témoignage, que même si les JRR et les militaires attrapaient et tuaient les Hutus, il y a certains Tutsi notamment les notables Tutsi qui ont caché les Hutu, ce qui montre que les massacres avaient un caractère politique sous l'ombre de l'ethnicité.

Pour l'élucider, quelques témoignages recueillis par les auteurs montrent que le conflit ethnique au Burundi est l'affaire des grands hommes politiques et la masse paysanne en bonne cohabitation est manipulée politiquement et ne fait que le subir.

Par exemple, ce témoignage rapporté par J.P. CHRETIEN nous le montre : *« Ici à Vugizo, on était comme au paradis. Mon père était un maçon et il avait construit beaucoup de maisons pour des Tutsi. Moi, j'ai logé dans beaucoup d'enclos de Tutsi. Vraiment pas de conflit.Quand nous avons appris qu'il y avait*

[176] J.P. CHRETIEN et J.F. DUPARQUIER, *op.cit.*, pp.140-141.

des Hutu dans la plaine qui se couvraient d'arbres, nous avons été saisis par le désespoir et l'on se demandait de quoi il s'agissait. »[177]

« Des Tutsi et des Hutu se sont réfugiés à la mission de Kigwena », raconte un prêtre de Kigwena.[178]

Nous constatons qu'avec ces tragédies de 1972 qui ont fait qu'il y eut le départ des gens hutu qui ne sont pas revenus dans leurs familles et des tueries des Hutu surtout instruits (d'après le témoignage ci-haut cité), la rancune et la haine anti-tutsi a alimenté les esprits de quelques hutu pendant longtemps. D'où la persistance du conflit Hutu/Tutsi.

Un missionnaire de Martyazo montre comment l'élimination des gens se succédait : *« Dans les jours qui suivent, ce sont les JRR et les membres du parti qui ont organisé les purges. C'était une véritable chasse. On pouvait arrêter et tuer n'importe qui, du moment qu'il était hutu comme des esclaves sur lesquels on a le droit de vie et de mort. »*[179]

Les tueries se sont aggravées à tel point que les Hutu étaient tués même s'ils n'étaient pas accusés.

> *« A cette époque, l'administrateur était Nyawakira. Il a tellement fait du mal aux Hutu jusqu'au point où même ses frères Tutsi ne le supportaient plus. Il a fait tuer beaucoup de Hutu quand bien même beaucoup d'entre eux n'avaient pas vu les Mulele. Les Hutu étaient ligotés et conduits à Gikuzi. Arrivés là, on les tuait. Nyawakira a même exproprié des Tutsi tel Isidore Sindabibazwa qui s'est vu exproprier de sa caféière [...]. Mon père et beaucoup d'autres Hutu ont été tués devant nous. Ils ont été enterrés à Gikuzi, près de*

[177] J.P. CHRETIEN et J.F. DUPARQUIER, *op.cit.*, p.112.
[178] *Idem*, p.139-140.
[179] *Idem*, p.144.

Martyazo. Je peux te montrer des fosses communes, où on entassait des quantités des gens. On a tué mon père et ses quatre frères.

Tout le bétail des victimes a été pris et aussi leurs maisons et propriétés »[180].

Tout ce scénario va aboutir à la crise de 1993.

3. Echec de la démocratisation et le triomphe de l'ethnisation avec les événements de 1993.

Cet échec est traduit par l'assassinat du président Melchior NDADAYE élu démocratiquement par le peuple burundais.

En effet, la démocratie s'installe dans un pays où la compréhension même du concept dépend du camp dans lequel on est positionné. Il ya ceux qui se considéraient comme des victimes des différents régimes qui se sont succédés et voulaient une révolution, un changement radical du système en leur faveur et d'autres comme une minorité qui a été toujours sauvée de justesse[181].

Cette situation aboutira lors de la campagne électorale de 1993 à la tension ethnique entre l'UPRONA et le FRODEBU, deux principaux partis politiques représentatifs des deux ethnies principales burundaises.

Pour cela, l'UPRONA publie une longue liste de 175 péchés du FRODEBU dans un contexte de tentions considérable.

Quant au FRODEBU, lors de ses meetings, il lançait des slogans et injures adressés à son rival UPRONA (qualifié de parti des tutsi) en montrant que

[180] J.P. CHRETIEN et J.F. DUPARQUIER, *op.cit.*, p.147.
[181] Rémy HAVYARIMANA, op. cit, P.67

l'UPRONA est responsable de tous les maux qui se sont abattus sur le Burundi durant les trente dernières années[182].

Ces tensions se poursuivront jusqu'au lendemain des élections présidentielles qui aurait sanctionné le FRODEBU par sa victoire. Celle-ci est caractérisée par le licenciement ou système de **gususurutsa** les Upronistes en formant le gouvernement.

Par la suite le Président M.NDADAYE du FRODEBU est assassiné : un coup d'Etat militaire mené par le 11ème bataillon blindé éclate dans la nuit du 20-21 octobre 1993 à Bujumbura. Le Président NDADAYE Melchior et ses proches collaborateurs sont assassinés le 21 octobre 1993[183]. C'est le début de cette crise ethnique et d'échec de la démocratie au Burundi.

Pendant cette crise, les routes sont barrées dans plusieurs régions du pays par les militants FRODEBU. C'est le début des violences contre les Tutsi et contre les Hutu de l'UPRONA : massacres d'environ 70 élèves au Lycée de Kibimba, etc.

Le 23 octobre marque le début d'opérations répressives de l'armée, qui commet des exactions à l'endroit des civils hutu dans plusieurs provinces, notamment Karuzi, Gitega, Ruyigi.[184]

Face à ces tueries barbares, des Hutu ont sauvé des Tutsi en les soustrayant à la fureur des bandes criminelles. Ils les cachaient dans leurs maisons ou les dissimulaient le jour dans les bosquets ou des trous servant d'abris[185]. Il faut souligner qu'ici les tueries se sont passées de deux formes :

1°)La première forme était les massacres à l'endroit des Tutsi et des Hutu de l'UPRONA. *« Dans bon nombre d'endroits, les tueries des Tutsi ont été faites*

---

[182] A. GUICHAOUA , Les crises politiques au Burundi et au Rwanda, Paris, Karthala, 1994, P. 87, Cité par J. ,GAHAMA dans Limites et contradictions du processus de démocratisation au Burundi.

[183] J.P. CHRETIEN et MUKURI Melchior, *Burundi, la fracture identitaire. Logiques de violence et certitude « ethniques » (1993-1996)*, Ed. Karthala, Paris, 2002, p.21.

[184] *Ibidem*, p.21.

[185] J.P. CHRETIEN et MUKURI Melchior, *op.cit.*, p.136.

systématiquement sans que soit sauvegardé la moindre trace de leur part. Les Hutu tués sont constitués de ceux qui sont restés attachés à l'unité nationale et ceux qui sont restés au parti UPRONA. »[186]

2°)La deuxième forme est celle des tueries à l'endroit des Hutu par les agents des forces de sécurité. Des Tutsi se sont aussi fait vengeance eux-mêmes. *« Ce sont des Tutsi des deux collines qui ont tué les Hutu et incendié les maisons, en complicité avec les militaires qui les avaient accompagnés. Le crime a commencé sur la colline Nyange où un certain Rufyiri (Tutsi) a tué un Hutu du nom de Mpenda. »*[187]

Pendant cette crise, on servait à l'épuration ethnique surtout celle de la capitale de Bujumbura. Certes, avec le début des élections de juin 1993, les gens ont cultivé des solidarités entre Hutu ou entre Tutsi qui étaient des signes avant coureurs de cette exclusion.

Des Hutu ont des fois éloigné les Tutsi de leur milieu et vice-versa. Une intense suspicion existait entre les deux groupes.[188]

J.P. CHRETIEN et MUKURI Melchior ont fait des enquêtes à propos et ce témoignage d'un habitant de Musaga l'affirme :

> *« Je me souviens avoir été à Musaga dans un bar fréquenté régulièrement par les Tutsi dont des militaires. J'étais avec un ami Tutsi. J'y ai trouvé des gens que je connaissais depuis longtemps. Ces derniers m'ont dit en me taquinant : « Que viens-tu faire ici ? Tes frères hutu risquent de te considérer comme un espion des Tutsi car tu es facilement accepté ici. » A l'instant même, une personne a réagi et m'a dit de ne plus venir dans ce milieu car des Tutsi*

[186] *Idem*, pp.135-136.
[187] Parti Sahwanya FRODEBU : « La crise d'octobre 1993 ou l'aboutissement tragique du refus de la démocratie au Burundi », Bujumbura, parti Sahwanya FRODEBU, décembre 1994, p.275 cité par J.P. CHRETIEN et MUKURI Melchior,in*op.cit.*, p.75.
[188] J.P. CHRETIEN et MUKURI Melchior, *op.cit.*, p.75.

peuvent me prendre comme un espion des Hutu, d'autant plus que la tension entre les deux groupes était forte et que des bagarres avaient déjà eu lieu dans certains bars de Musaga.

Je devrais être prudent dans la fréquentation de ces lieux publics. Ces histoires de Hutu et des Tutsi ne m'intéressaient pas. »[189]

Cette situation s'observait aussi dans d'autres quartiers de la capitale notamment à Kamenge, Nyakabiga et Bwiza. De telles actions n'entraînent pas seulement des pertes en vies humaines mais portent également un coup sévère à l'économie et à la vie sociale par des destructions d'infrastructures et de biens qu'elles entraînent.

L'autre guerre à laquelle le Burundi fait face est celle des extremistes Tutsi. En effet, la capitale du Burundi, Bujumbura, ne souffre pas seulement des actions des bandes armées hutu. Elle doit également faire face aux ambitions démesurées et irresponsables de certains hommes politiques dont les responsables des partis politiques qui, directement ou à travers les voies détournées, malmènent la convention de gouvernement à travers des actions de déstabilisation dont ils confient l'exécution à des organisations officiellement agréées ou clandestines qu'on peut qualifier de « milices ».

« Des assaillants arrêtaient les gens le long des axes de communication (Bujumbura-Bugarama, Bujumbura-Rumonge, Bujumbura-Jenda,...) et pouvaient les tuer ou les déshabiller et les laisser continuer leur voyage dans la nudité la plus totale ».[190] Les groupes de « sans-échecs » et/ou de « sans-défaite », des fois en relation avec la SOJEDEM (Solidarité Jeunesse pour la Défense des Minorités) et qui tendent à se fusionner aujourd'hui au sein du FJP (Front de la Jeunesse patriotique) faisaient eux aussi des tueries pendant la crise de 1993.

[189] J.P. CHRETIEN et MUKURI Melchior, *op.cit.*, p.75.
[190] J.P. CHERTIEN et MUKURI Melchior, Op.cit, p.137

Pendant la crise, certains vocabulaires ont été utilisés pour cibler l'acteur de la crise et les groupes d'association nés. Par exemple :

- « Abagizi ba nabi », Ceux qui commettent le mal, les fauteurs de troubles. Il s'agit ici d'une expression que l'on utilisait pour désigner les criminels, les gens qui s'attaquaient aux populations ne partageant pas la même idéologie ou s'attaquaient aux populations innocentes.
- Amasekanya : des roches très résistantes et très tranchantes, des quartzites. C'est une association qui milite contre le génocide des Tutsi et le massacre des Hutu opposés à l'idéologie génocidaire. Elle s'engage à lutter contre les forces de défense de la démocratie (FDD). Cette association porte le nom de Puissance d'Autodéfense (P-A).[191]

- Ibinywamaraso : Les buveurs de sang. Ce mot a été utilisé en octobre 1993 par le premier ministre burundais, Madame Sylvie Kinigi, pour désigner le groupe de militaires burundais qui avaient organisé le putch. Puis, il fut appliqué aux tueurs de tous bords. Il avait aussi été utilisé contre « l'armée monoethnique Tutsi dans la campagne électorale du FRODEBU en juin 1993.

- Intagoheka : ceux qui veillent toujours, ceux qui ne ferment jamais l'œil pendant la nuit. Ce terme désigne les Forces de Défense de la Démocratie (FDD), la branche armée du CNDD.

- Kwinubana : Se méfier mutuellement, se suspecter. Ce vocable traduit l'état de relations sociales qui existaient entre les différentes composantes sociales. Il souligne le manque de confiance qui pouvait exister entre les Hutu et les Tutsi.

[191] J.P. CHRETIEN et MUKURI Melchior, *op.cit.*, p.144.

- Gupiya (qui a le même sens que gusagata du terme swahili kusakataqui signifie prendre vite). Cette crise que connaît le Burundi s'est caractérisé non seulement par le versement de sang des innocents mais aussi par le pillage des biens notamment ceux appartenant à l'ethnie différente.[192]

Ces différents vocabulaires utilisés pendant la crise de 1993 ont mobilisé, canalisé les sentiments et ont orienté les volontés et les comportements des burundais. Ce sont de véritables slogans qui détruisaient les liens sociaux.

A toutes fins utiles, signalons que cette crise a causé comme conséquence la crise économique, sanitaire et surtout la santé mentale des populations. Elle a également déstabilisé l'éducation au Burundi et les pratiques religieuses en période de la crise ont changé : les prières étaient centrées sur la paix, la réconciliation nationale, l'acceptation mutuelle, etc. Les lieux de prière changent notamment suite à l'insécurité et aux destructions de certaines églises.

Beaucoup de burundais fuient le pays et la question de réfugiés devint difficile. Bref, la conséquence de l'ethnisation qui est la plus menaçante et qui déstabilise la sécurité nationale est qu'à chaque crise naissait un mouvement qui se donne la mission de libérer le peuple opprimé.

Ainsi naissent ces différents mouvements selon la succession des crises au Burundi :

- MOLIBA : Le Mouvement de Libération des Bahutu (créé suite aux événements de 1965) ;
- MEPROBA : Le Mouvement des Etudiants Progressistes Barundi (après la crise de 1969) ;
- FPL : Le Front Populaire de Libération
- Tabara et Umugambwe w'Abakozi (UBN) suite au génocide (sic) de 1972.
- MPD : Le Mouvement pour la paix et la démocratie

[192] J.P. CHRETIEN et MUKURI Melchior, *op.cit.*, pp.144-148.

- UBD : L'Union des Barundi Démocrates (créé après les événements d'Août 1988)[193]
- FNL : Front National de Libération.

La liste n'est pas exhaustive, il y a aussi le PALIPEHUTU (Parti pour la Libération du Peuple Hutu) créé en 1980 et l'UPEBU (L'Unité du Peuple Burundais) avec sa branche armée, FROLINA (Front pour la Libération Nationale) et le dernier né avec le génocide d'octobre-novembre 1993 est le CNDD (Conseil National pour la Défense de la Démocratie) avec sa branche armée FDD (Force de Défense de la Démocratie).

Conclusion

L'ethnisation de la société burundaise a engendré de lourdes conséquences notamment la perte des valeurs culturelles et morales et tout cela va se répercuter sur la vie du pays dans tous les domaines.

[193] REYNTJENS, F., *L'Afrique des grands lacs en crise : Rwanda – Burundi 1988-1994*, Paris, Karthala, 1995, p.157.

CONCLUSION GENERALE

La question ethnique, matière de notre travail, est pertinente au Burundi. Ce travail intitulé « LA QUESTION ETHNIQUE ET L'EVOLUTION DES POUVOIRS POLITIQUES AU BURUNDI DEPUIS LE REGNE DU MWAMI MWEZI GISABO JUSQU'EN 1993 » est subdivisé en trois chapitres :

Le premier chapitre s'intitule « La gestion socio-politique des ethnies au Burundi à l'époque du règne du Mwami Mwezi Gisabo (1852 – 1903) ».

Le deuxième chapitre est « L'avènement de la colonisation et le clivage Hutu/Tutsi » et enfin le troisième chapitre est dénommé « L'impact de l'ethnisation sur le fonctionnement de l'Etat indépendant ».

Le premier chapitre montre que la question ethnique au Burundi était maîtrisée et gérée car toutes les composantes de la société se retrouvaient dans l'administration autour du roi, ce qui explique la stabilité du régime monarchique dès sa fondation.

Les exemples de cette participation à la gestion du pays étaient surtout la fête d'umuganuro et l'intronisation d'un nouveau roi où les rites célébrés pendant ces fêtes faisaient appel aux Hutu, aux Tutsi et aux Twa. L'on ne peut pas manquer de citer aussi le culte d'uguterekera imizimu ou le culte de Kubandwa.

Le deuxième chapitre s'intéresse à l'avènement de la colonisation et celui-ci entraîne le clivage entre les Hutu et les Tutsi. Pour y arriver, les colonisateurs sont venus avec les théories divisionnistes en définissant les caractères physiques et moraux d'un Hutu, ceux d'un Tutsi et ceux d'un Twa.

En lisant beaucoup d'auteurs ayant travaillé sur ce sujet, nous avons remarqué qu'il y a beaucoup de contradictions comme les tableaux déjà cités le montrent.

A partir de ces critères, certains burundais y ont cru et la division de la société a suivi.

Le troisième chapitre parle des conséquences de cette division et celle qui a fort influencé la société burundaise est la lutte politique entre les Hutu et les Tutsi. Cette lutte a provoqué des violences ethniques et la formation des mouvements idéologiques et armés.

Les violences ethnopolitiques ont secoué le Burundi depuis l'indépendance et ont atteint leur paroxysme en 1972 et en 1993 car c'est là où on observe beaucoup de victimes.

En analysant le deuxième chapitre, n'est-ce pas que l'on peut dire que l'ethnicité reste une histoire de *« croyance non fondée objectivement »* ?[194] Autrement, n'est-ce pas que même si les ethnies existent, l'ethnicité en tant que concept n'a pas d'existence essentielle ?

Finalement, n'est-ce pas que les identités ethniques restent illusoires comme J.F. BAYART l'a déjà souligné même si elles font l'objet de manipulation et d'instrumentalisation de la classe politique au Burundi ?

[194] Christine Deslaurier et Dominique Juhé-Beaulaton, *Afrique : terre d'Histoire*, Ed. Karthala, Paris, 2007, p.498.

BIBLIOGRAPHIE

I. Les ouvrages généraux

1. A. GUICHAOUA, (sd), Les crises politiques au Burundi et au Rwanda (1993-1994), Paris, Karthala, 1994.
2. Adolphe BINAGANA, Péripéties burundaises, acteurs et témoins, éd. de la Renaissance, Bujumbura, 1999.
3. BARTH, Fredrik, *Théories de l'ethnicité. Les groupes ethniques et leurs frontières*, Paris, PUF, 1995.
4. BAYART, J.F., *L'illusion identitaire*, Librairie Arthèmes, Fayart, 1996.
5. BOURGEOIS, R., *Banyarwanda et Barundi*, T.1, Ethnographie, Rue de Livourne, Bruxelles, 1957.
6. CHEIK Anta Diop, *Nations Nègres et culture : de l'antiquité nègre égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique noire d'aujourd'hui,* Paris, Présence Africaine, 3ème éd., T.1., 1979.
7. CHRETIEN, J.P. et DUPAQUIER, J.F., *Burundi 1972 : au bord des génocides*, Paris, Karthala, 2007.
8. CHRETIEN, J.P. et MUKURI Melchior, *Burundi, la fracture identitaire. Logiques de violence et certitudes « ethniques » (1993-1996)*, Ed. Karthala, 2002.
9. CHRETIEN, J.P. et PRUNIER. G, *Les ethnies ont une histoire*, Paris, Karthala, 1989.
10. CHRETIEN, J.P., *Burundi. L'histoire retrouvée. Vingt cinq ans de métier d'historien en Afrique*, Edition Karthala, Paris, 1993.
11. CHRETIEN, J.P., *Le défi de l'ethnisme au Ruanda et au Burundi 1990-1996,* Paris, Karthala, 1997.
12. De LACGER, *Le Ruanda ancien et moderne*, Rééditions Kabwayi, 1959.

13. DESLAURIER Christine et JUHE-BEAUSLATON Dominique, *Afrique, terre d'Histoire*, Paris, Ed. Karthala, 2007.
14. Dictionnaire universel, Paris, AUF, 2008
15. Elikia M'BOKOLO, *Afrique noire. Histoire et civilisation,* T.1, Hatier, Paris, 1995.
16. Elikia M'BOKOLO, *Afrique noire. Histoire et civilisation,* T.2, Hatier, Paris, 1995.
17. Elsé NIZIGAMA-NTAMAGIRO, Conflit et processus de paix dans les pays des Grands Lacs, une étude sur le Burundi, Bukavu, 2000
18. GAHAMA Joseph, *Le Burundi sous l'administration belge. La période du mandat (1919-1939)*, Paris, Karthala, 2001.
19. GIHUGU Damasi, Ubuzima bw'umuganwa Rudoviko RWAGASORE n'Ukwikukira kw'Uburundi, Bujumbura, 1999.
20. GORJU, J., *Face au royaume hamite du Ruanda, le royaume frère de l'Urundi*, Bruxelles, 1938.
21. HEIRNAUX, J., *Les caractères physiques des populations du Ruanda - Urundi*, Bruxelles, 1954.
22. LEMARCHAND René, Rwanda and Burundi, London, Pall Mall Press, 1970.
23. M. MANIRAKIZA, De la révolution au régionalisme (1966-1976), Paris-Bruxelles, Le Mât de Misaine, 1972.
24. MANIRAKIZA Marc, *La fin de la monarchie burundaise*, Paris, Bruxelles, Le Mât de Misaine, 1990.
25. MARIRO, A., *De la nation aux ethnies ou la naissance d'une élite tribalisée*, UNESCO, 1998.
26. MUKURI, Melchior, *Dictionnaire chronologique du Burundi, Vol.I, De MWEZI à la chute de la monarchie (Ca 1850-1966)*, Université du Burundi, Bujumbura, 2011.

27. MWOROHA, E., *Histoire du Burundi dès origines à la fin du XIX^{ème} siècle*, Paris, Hatier, 1987.
28. MWOROHA, E., *Peuples et rois de l'Afrique des lacs. Le Burundi et les royaumes voisins aux XIXème siècle*, Les Nouvelles Editions Africaines, Dakar, Abidjan, 1977.
29. NDORICIMPA, L. et Claude GUILLET, *L'arbre-mémoire. Traditions orales du Burundi*, CCB et Edition Karthala, 1984.
30. NGAYIMPENDA, E., *Histoire du conflit politico-ethnique burundais. Les premières marches du calvaire (1960-1973)*, Ed. de la Renaissance, Bujumbura 2004.
31. Nouveau Larousse Encyclopédique, *Dictionnaire en deux volumes*, Larousse, 1994, Première édition.
32. NSANZE Augustin, *Un domaine royal au Burundi : Mbuye (environ 1850-1945)*, Paris, Société Française d'Histoire d'Outre-mer, 1980.
33. NTAHOKAJA, J.B., *Imigenzo y'ikirundi*, Université du Burundi, Bujumbura, (se) 1978.
34. NTAHOKAJA, J.B., *Recherches des écrits sur le Burundi. Nouvelles perspectives de recherche*, Université du Burundi, Bujumbura, 1994.
35. PANOFF, M. et PERRIN, M., *Dictionnaire de l'ethnologie*, Paris, Petite bibliothèque, Payot, 1973.
36. REYNTJENS, F., *L'Afrique des grands lacs en crise : Rwanda-Burundi 1988-1994*, Paris, Karthala, 1995.
37. RYCKMANS, P., *Dominer pour servir*, Bruxelles, 1953.
38. Van Der Burgt, J.M., *Dictionnaire Français-Kirundi,* Bois-Le-Duc, 1903.

II. Les mémoires et thèse

1. BAHENDUZI, M., « Le rituel du muganuro dans l'Histoire du Burundi dès origines au XXème siècle », Thèse, Paris, 1991.
2. BARANCIRA Sylvestre, « Possession par les esprits : Baganza et rituels thérapeutiques du kubandwa au Burundi », Mémoire, Université du Burundi, Bujumbura, 1992.
3. BARUMWETE Siméon, « Contribution à l'étude de l'idéologie hamitique comme facteur d'ethnisme et de violence politique au Burundi », Mémoire, Université du Burundi, Bujumbura, Août 1998.
4. GITATA Désiré, « De la manipulation ethnique pour la conquête du pouvoir au Burundi (1896-1993) », Mémoire, Université du Burundi, Bujumbura, 2007.
5. HATUNGIMANA Juvénal, « Le rite d'uguterekera imizimu, Facteurs d'harmonie au sein des foyers dans le Burundi traditionnel », Mémoire, Université du Burundi, Bujumbura, 2002.
6. HAVYARIMANA Rémy, « Essai d'analyse de l'évolution des rapports politico-ethnique au sein de la société burundaise de la fin du XIX^{è} siècle à 2000 », Mémoire, UB, Bujumbura, 2004.
7. HICUBURUNDI Anne Marie, « Communauté ethnique et idéologie de la fraternité au Burundi depuis le génocide d'octobre 1993 : Approche psycho-sociologique », Mémoire, Université du Burundi, Bujumbura, 1998.

III. Rapports administratifs

1. Rapport de l'administration belge sur le Ruanda-Urundi, 1931.
2. Rapport de l'administration belge sur le Ruanda-Urundi, 1925.

IV. Articles et documents divers

1. BOB N° 11/1966
2. C. Vidal, « Colonisation et décolonisation au Rwanda », in *Revue Française d'Etudes Politiques Africaines* n°91, Juillet, Paris, 1973.
3. CRISP, Courier hebdomadaire N° 21
4. Gilles BIMAZUBUTE, « Burundi, le prix du silence », in Remarques Africaines N° 259, Le 9 Février 1966
5. Mémorandum du FRODEBU sur le processus et les procédures de démocratisation au Burundi, Bujumbura, septembre, 1991.

ANNEXE

Source:http:/homepage.mac.com/trondsc/Burundi/History/3.LeRoi.html

Le Roi et sa descendance

Auteur: Tharcisse SONGORE (Tsongore@yahoo.com)

-Les clichés 1 à 16 ont été publiés par Collart et Célis.
-Les clichés 17 à 19 ont été publiés par J-P. Harroy
-Le cliché 20 provient d'une collection privée.

1.

Le Roi Mwezi Gisabo qui a régné de 1850 environ à 1908 ; date de sa mort. Les premiers documents photographiques sur le Burundi, dûs essentiellement aux missionnaires datent de son règne. Sous son règne, le royaume a connu plusieurs calamités : famine, invasion des sauterelles, épidémies diverses, invasion des étrangers : explorateurs d'abord, esclavagistes, missionnaires et colonisateurs ensuite. Sur la photo ci-contre, prise vers 1902, le Mwami(roi en Kirundi) porte une étoffe traditionnelle en écorce de ficus battue. Ses bijoux consistent en un coquillage taillé autour du cou, un anneau en cuivre au poignet droit, un bracelet d'archer en bois au poignet gauche, une amulette taillée dans un noyau de fruit sur la tête. Il marche pieds nus comme tous les Burundais de son époque.

2.

Le Roi Mwezi en compagnie des visiteurs de marque, les pères Schultz et Sweens. Le Roi est assis sur une natte, devant une simple case, habitation traditionnelle. La photo date d'environ 1904,soit deux ans avant sa reconnaissance de l'occupation allemande. Les Allemands sont pourtant dans le pays depuis 1896.

3.

La photo ci-contre été prise le 18 ou le 19 août 1908, la veille de la mort duRroi Mwezi Gisabo, de retour d'une visite au Résident allemand Fonk à Bujumbura. Le Roi avait, contre son gré, obéi au Résident malgré la

coutume qui interdisait aux Rois du Burundi de voir le lac sous peine de mourir. Sa mort, au lendemain de cette visite a été interprétée comme une confirmation de la légende. Sur la photo on voit le Roi porté sur un grabat par ses sujets. Il porte un voile d'étoffe de ficus du fait, semble-t-il d'avoir perdu un œil au cours d'un combat quand il était encore jeune.

4.

La Reine Ririkumutima, une des nombreuses épouses du Roi Mwezi Gisabo.

La Reine Ririkumutima était la femme préférée de Mwezi Gisabo . Elle donna naissance à 3 filles et 6 fils dont le Prince héritier Mbikije. Les autres fils deviendront de grands chefs dans la hiérarchie de l'Aristocratie des Baganwa. La Reine Ririkumutima était très impliquée en politique. Elle mourut en 1917. Sur la photo, la Reine porte des habits importés en coton dont elle s'est partiellement couverte la tête selon la coutume. Elle porte également 3 colliers en coquillage taillé autour du cou.

5.

Karabona, fils aîné de Ririkumutima et Mwezi Gisabo. Ce fut un grand chef et un membre important du Conseil de la Régence pendant le jeune âge du Roi Mwambutsa Bangiricenge(1915-1932). Sur la photo le Chef porte une tenue d'apparat semi-traditionnelle: ample étoffe en coton, collier en coquillage taillé autour du cou, nœud de fibre de sisal à l'épaule gauche, une rangée de bracelet en cuivre recouvrant tout l'avant-bras droit qui tient une lance.

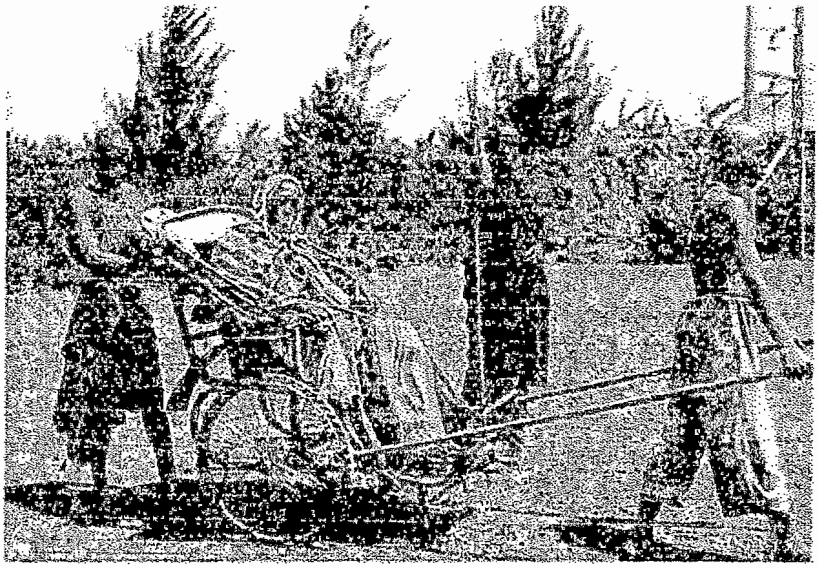
6.

Bishinga, le deuxième fils de Ririkumutima. Il fut chef dans la région de Ngozi. Sur la photo, Bishinga porte un costume d'apparat traditionnel en peau de léopard.

7.

Inabiyengero, fille de Mwezi Gisabo et de Ririkumutima. Elle épousa Rutuna du clan des Banyakarama.

8.



Le Chef NDUWUMWE, lui aussi fils de Mwezi Gisabo et de la Reine Ririkumutima. Il est déjà baptisé et porte le prénom de Louis. Sur la photo, le Chef se fait transporter dans une sorte de poussette à roues de bicyclette.

9.

Véronika, la femme de Nduwumwe. Sa parure illustre la coquetterie des princesses de l'époque.

10.

Bertha et Mariana, toutes les deux sont des filles de Nduwumwe. Elles portent des amulettes et des colliers de perles au tour du cou.
Leurs cheveux sont tressés et enduits d'un mélange d'ocre rouge (agahama) et de beurre.

11.

MBIKIJE, fils de Mwezi Gisabo et Ririkumutima. Il hérita du trône à l'âge de 15ans, après la mort de son père survenue en 1908, sous le nom de règne de MUTAGA. Le règne de Mutaga Mbikije fut très court puisqu'il mourut en 1915 à la suite d'un combat contre un de ses frères, le Prince Bangura qu'il avait surpris entrain de faire la cour à une de ses deux femmes, la reine NGEZAHAYO.
Ci-dessous la seule photo disponible du Roi Mutaga Mbikije.

12.

La Reine Niyakire, femme de Mutaga Mbikije.
C'est la mère de l'un des deux fils de Mutaga Mbikije, le Prince Kamatari (photo 13).

13.

Le Prince Kamatari, fils de Mutaga Mbikije et de la Mwamikazi Niyakire. Il fut Chef dans la région de Mwaro. Le Prince porte une tenue de danseur intore.

Après la mort du Roi Mutaga, c'est son fils Bangiricenge, qu'il eu de la Reine Ngezahayo qui hérita du trône. Il fut intronisé à Muramvya le 16 décembre 1915, sous le nom de règne de Mwambutsa. Son règne couvrira toute la période de l'occupation belge au Burundi. Les photos ci-dessous montrent les différentes étapes de sa croissance et de son règne.

14.

Le jour de l'intronisation à Muramvya 16 décembre 1915. A l'avant les régents du jeune Souverain, les Chefs Nduwumwe, Ntarugera et Karabona. A l'arrière-plan, des représentant de la communauté islamique de Muramvya (en robe blanche), communauté à laquelle il va beaucoup s'attacher au cours de son jeune âge au grand dam de l'administration et du clergé catholique belges.

15.

Mwambutsa à 5 ans portant des amulettes à son cou pour se prémunir contre le mauvais sort comme la plupart des enfants de son âge.

16.

Mwambutsa à l'âge d'environ 15 ans, avec déjà 12 ans de règne derrière lui. Il tient dans sa main une lance, symbole de la maturité. Sur la photo on remarque l'air grave qui sied à un monarque, malgré son jeune âge.

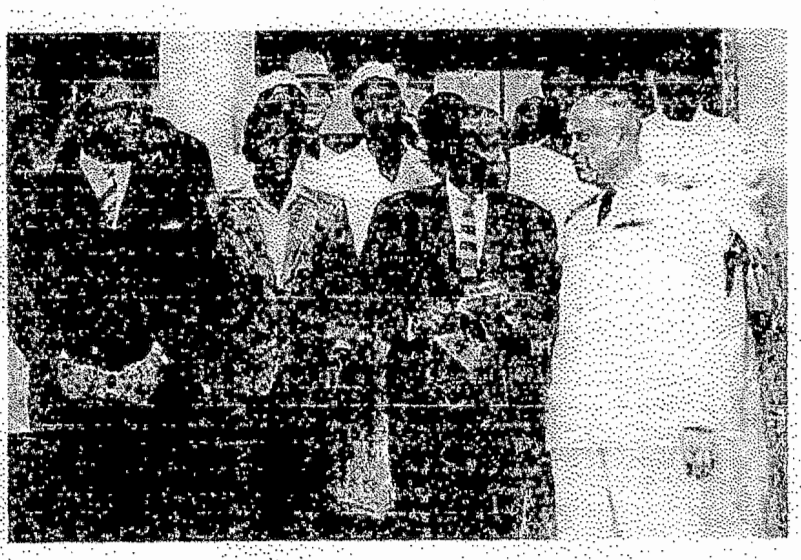
17.

Mwambutsa (veste noire) épousa en 1932, la Reine Thérèse Kanyonga suivant la coutume. La Reine Kanyonga (1ère à gauche) mettra au monde trois enfants, deux filles et un fils, le Prince Louis Rwagasore (tenant la main de sa mère sur la photo ci-dessus).

18.

En 1946, le Roi Mwambutsa divorce de la Reine Kanyonga et épouse la Reine Baramparaye sur la photo ci-dessus. L'année suivante, la Reine Baramparaye mettra au monde le Prince Charles Ndizeye.

19.



La photo ci-dessus montre le Prince Charles (2ème à partir de la gauche), à l'âge d'environ 12 ans,en compagnie de son frère, le Prince Louis Rwagasore (1er à gauche), son père (3ème) et le Résident Belge Jean Paul Harroy (1er à droite).

20.

Le 5 juillet 1966, le Prince Charles Ndizeye hérite du trône sous le nom de règne de NTARE V.La photo ci-dessus a été prise le jour de l'intronisation du Prince. Ntare Ndizeye sera le dernier Roi du Burundi. En effet, le 28 novembre de la même année, il sera déposé par son propre Premier Ministre, le Capitaine Michel Micombero, à la faveur d'un coup d'état militaire, le premier du genre au Burundi. Ce coup d'état a mis fin à une monarchie vielle de plus de deux cents ans.